

LA SENTINELLE de ce jour
paraît en 6 pages.

Sonnez clairs !

Sonnez clairs de la classe ouvrière !
La bataille est engagée. La lutte sera chaude !
Toute la réaction charge à fond contre nous !
Elle veut nous ravir le premier gage de notre
libération : la journée de huit heures !
En un ardent effort il faut la sauver !
Sonnez clairs de la classe ouvrière !

Millions ! que de sophismes ils entassent les
bourgeois pour faire croire que la suppression des
huit heures améliorerait notre situation écono-
mique. Quoi que fasse la classe ouvrière pour
défendre son pain et son foyer, quoi qu'elle fasse
pour diminuer les injustices sociales hurlant dans
les cités et les bourgs, la cruauté du régime actuel,
les bourgeois s'écrient : Prenez garde à la situation
économique du pays. Et toujours ils la confondent
avec leurs propres intérêts particuliers ou leurs
intérêts de classe. Quand la classe ouvrière, n'en
pouvant plus, recourt à la grève générale, toute la
presse bourgeoise crie : C'est vrai, nous n'avons
pas accordé à la classe ouvrière ce à quoi elle
avait droit, mais qu'elle recourt à des moyens lé-
gaux pour l'obtenir.

Mais aujourd'hui, la situation économique em-
pêche de réaliser les assurances sociales ;
la situation économique impose des tarifs dou-
aniers plus élevés, écrasant les consommateurs ;
la situation économique exige des restrictions
d'importation qui poussent à la vie chère ;
la situation économique veut que l'on abaisse
les secours de chômage et qu'on tracasse les
chômeurs jusqu'à ce qu'ils perdent le droit de
voter ;

la situation économique veut que les salaires
dégringolent et que des grèves surgissent pour
défendre la miche de pain ;
la situation économique condamne le prélève-
ment sur les grosses fortunes et veut que le Con-
seil fédéral se fasse le défenseur des archi-mil-
lionnaires.

Mais la situation économique ne réclame pas
l'abaissement des dépenses militaires ;
la situation économique ne conseille pas de con-
trôler et de limiter les bénéfices ;

la situation économique n'exige pas qu'on mette
fin à l'anarchie du commerce et à l'anarchie de
la concurrence industrielle ;

la situation économique tolère que la Confédé-
ration, les cantons et les communes payent bon
an mal un environ quatre cents millions d'inté-
rêts à leurs prêteurs ;

la situation économique n'exige pas la baisse
des loyers, la baisse des taux hypothécaires.

Elle exige que soient maintenus tous les avan-
tages capitalistes !

Elle exige que soient rognées toutes les pauvres
concessions faites aux ouvriers !

Est-ce que tous ceux qui ont un cœur, une
conscience et une raison se tairont plus long-
temps, à quelle classe qu'ils appartiennent, devant
un tel drame social ?

Les partis politiques bourgeois sont enlisés dans
cette glaise de réaction et d'erreurs.

Il faut secouer leur joug, diminuer leur puissance.
Il faut, tout en améliorant sans cesse ses mé-
thodes et ses principes, grossir la grande armée
socialiste.

Il faut surtout agir.

Il faut apporter des milliers et des milliers de
signatures en faveur du referendum contre l'atta-
que qui menace la semaine de 48 heures.

Il faut des camarades dévoués qui, en quelques
jours, mènent cette œuvre à bien.

Il faut que tous s'empressent de signer et de
faire signer.

C'est le commencement du combat et de son
succès peut dépendre la victoire.

Qui donc pourrait demeurer à l'écart et dans
l'inaction à une heure aussi décisive ?

Allons, sonnez clairs de la classe ouvrière,
sonnez pour la victoire du progrès humain ! Son-
nez pour la défaite de la réaction qui craint pour
ses tristes privilèges.

Sonnez clairs, non pas seulement pour la
libération économique des travailleurs, mais en-
core et surtout pour la libération humaine de tout
joug d'oppression, moral ou matériel.

E.-Paul GRABER.

ECHOS

La méprise du gendarme

M. Aristide Briand pris pour un vagabond

Un jeune gendarme effectuait l'autre matin une
tourné au village de Cochereil, dans l'Eure, quand
il remarqua au détour d'un chemin un individu qui
lui parut suspect ; justement il avait pour mis-
sion de rechercher un vagabond inculpé de pillage
dans les stocks américains.

Il lui demanda ses papiers : « Je n'en ai pas »,
répondit l'interpellé qui ne fit d'ailleurs aucune
difficulté pour le suivre et ajouta, en cours de
route : « Vous pouvez vous vanter d'avoir fait
une bonne prise ! » Le jeune gendarme ne se sen-
tait plus de joie quand, arrivé à la gendarmerie,
l'homme qu'il venait d'appréhender demanda la

permission de téléphoner au procureur général
d'Evreux. La communication lui ayant été don-
née, on l'entendit qui disait à ce magistrat : « Je
suis M. Aristide Briand, ancien président du Con-
seil ; on vient de m'arrêter pour vagabondage. Je
vous prie de me faire remettre en liberté. »

On devine la stupeur générale. Mais M. Briand
— car c'était lui — rassura vite celui qui l'avait
arrêté, et le gendarme, qui croyait prendre quel-
que chose pour son grade, fut invité à prendre
l'apéritif.

Les mariages express

M. Harold Mc Cormick imite sa fille

Mariages et divorces dans la famille Mc Cor-
mick se succèdent avec une rapidité transatlanti-
que. A peine vient-on d'être rassuré sur le sort
de la charmante miss Mathilde, venue d'Améri-
que à Paris pour y épouser son maître d'équita-
tion, le major Max Oser, qu'on apprend une au-
tre nouvelle.

L'autre matin, en effet, son propre père, M.
Harold Fowler Mc Cormick, gendre de M. John
Rockefeller, roi du pétrole, s'est remarié — pres-
que secrètement — à la mairie du 16^e arrondisse-
ment, à Paris également. Il a épousé Mme Ganna
Walska, la célèbre cantatrice, qui tant en Russie
qu'à la Scala de Milan et à Paris, connut de re-
tentissants succès.

M. Mc Cormick avait divorcé tout récemment.
De son côté, Mme Ganna Walska avait obtenu,
voici moins de deux mois, de divorcer d'avec son
second mari, M. Cochrane. Pour elle, le délai
d'attente que la loi américaine — inspirée de la
valeur du temps — a bien raccourci, expirait
jeudi dernier.

Deux anecdotes sur le roi des journalistes

On sait que Northcliffe (trad. : les faïsses du
Nord) débuta dans le journalisme dit, sans qu'il
en sortit, devait le mener non seulement à la for-
tune, mais aux honneurs. Sa première feuille fut
un journal très répandu, et encore fort populaire
à l'heure actuelle, qui se nommait « Answers » ou
« Réponses ». La direction y possédait un tas de
« collets » à ses abonnés, qui y répondaient de
leur mieux ; ces consultations étaient publiées
sous la signature de leurs auteurs, et tous les
bons cockneys se précipitaient pour voir leur
propre prose étalée dans le « news paper ». C'est
évidemment commode quand l'actualité fait dé-
faut et que les reporters ont leurs ménages à l'é-
tat savonneux.

Il y a quelques années, le journal « Punch »,
le satirique anglais, avait ouvert un concours
pour demander à ses lecteurs comment ils se re-
présentaient Dieu le Père. Parmi un tas de des-
criptions d'un vieux gentleman barbu, confortable-
ment assis sur un nuage, un humoriste avait écrit :
« Je me le figure avec un chapeau trop petit et
une cravatte à pois ». Et c'était signé Lord North-
cliffe.

La plaisanterie était nationale ; c'est en effet
sous cet aspect vestimentaire qu'Alfred-Charles-
William Harmsworth était connu des trois royaumes
amis comme le roi des journalistes. Ses in-
fimes assuraient, d'ailleurs, que, s'il ne croyait
pas être Dieu le Père, il ne se prenait pas non
plus pour une de ses plus médiocres créatures.

D'autres disent qu'à sa table son chapelain
privé appelait, avant chaque repas, la lumière du
Très Haut tout spécialement sur l'esprit de son
serviteur Alfred.

La répétition d'un concert par téléphonie sans fil

Il n'y a pas de miracle, mais seulement une équation qui se vérifie

(Du « Matin ») :

Dans un sous-sol du boulevard Haussmann, à
Paris, on répète le prochain concert sans fil. C'est
une cave exigüe ; les murs blancs, couverts par
le déplacement successif d'une installation taton-
née, taponnés de fiches de bois arasées et reblan-
chies d'un revers de pinceau, portent cet appareil-
lage d'électricité, mathématique dans ses lignes et
dans ses nombres, dont le secret décourage les
profanes : un tableau où l'on voit, sur quatre
rangs, quatre cadrans, quatre cylindres verti-
caux, quatre gros boutons, quatre groupes de trois
boutons plus petits ; une tablette où sont plantées
dix lampes ; beaucoup de petites quilles au bout
d'autant de fils ; enfin toute une collection de ces
haltères, de ces cots de chasse et de ces casques
élastiques ou les pratiquants du téléphone commun
répètent des ustensiles de leur connaissance. En
face de cet équipage, trois alcôves, et dans cha-
cune un long cornet de bois dont l'embouchure,
façonnée à pans, fait songer aux volubilis à demi
décolés. Derrière l'un des trois cornets où la voix
s'engouffrera, un tonneau est pendu, qui sert à
embrasser l'émission tout entière afin qu'il ne se
perde pas une vibration. Ce précieux ramassage
est assuré derrière un autre cornet par un réflec-
teur en plâtre, à peu près elliptoïdal, au foyer du-
quel un fil à plomb retient la place exacte que
la tête du chanteur devra occuper.

Il s'agit d'éprouver lequel des deux systèmes
est le meilleur et si par hasard ce ne serait pas
le troisième qui consiste à ne rien ajouter à l'en-
tonnoir-liseron.

M. Archimbaud, chef d'orchestre de l'Opéra-
Comique, dont le piano est couvert comme une
théière d'un cône gigantesque, accompagne le
gentil récit de la « Sauge » que détaille M. Guénot,
de l'Opéra-Comique, versant sa belle voix velou-

tée à travers le tonneau des Danaïdes, dans le
calice entreclos de l'énorme fleur de bois :
« L'ongueilleuse répond : je ne veux pas m'ouvrir... »
Puis le violon de M. Fallq sanglote longuement
le « Cygne », de Saint-Saëns, dans cet appareil
biscornu et miraculeux. Et Mme Deloume, à son
tour, a détaillé joliment les « Vieilles », assise à
l'entrée du tonneau sans fond, après avoir en sou-
riant déposé son petit sac sur une chaise.

La mélodie émise au fond de la cave sorcière
est bue au rez-de-chaussée par un groupe de je-
unes savants attentifs à la qualité du son ; en bas,
on a vu les artistes dévoués, toujours dociles à re-
nouveler l'expérience avec cette bonne grâce dés-
intéressée et ce plaisir ingénu des musiciens
quand ils ont affaire à des profanes que la musi-
que intéresse.

Ici, on ne s'étonne de rien, on poursuit sans
relâche et sans limite ; on attend tout ; il n'y a
pas de miracle, mais seulement une équation qui se
vérifie. Quant au profane, remonté quatre à
quatre entre deux mesures, il s'émerveillera tou-
jours de penser que la suite de la romance qu'il
a laissée en bas lui arrive, non point du petit
laboratoire souterrain, par la cage de l'escalier,
mais par le vide immense, du fond de Suresnes, où
la dernière note est allée par fil et d'où elle
revient toute seule ayant échappé à son conduc-
teur.

A propos de Lord Northcliffe

LA PRESSE CAPITALISTE

Le décès du « Napoléon de la presse » North-
cliffe donne des écritures aux chroniqueurs. La
personnalité prenante de Northcliffe se prête aux
proses épiques. Quelle aventure ! Un gamin de
quinze ans, « poor boy », il était débardeur, s'in-
térêtait aux gazettes. Il voit des voisins se pren-
dre de bec à cause d'un article, et c'est là un
trait de lumière. Il va se mettre marchand de
journaux. Il sera roi, le roi qui tient à sa merci
la conscience publique, l'opinion.

La destinée favorise son dessein, au prix de
quelques efforts on le sait, ils ont été surhumains,
nous ne devons rien en ôter, au prix de quelles
compromissions, de quels marchandages avec les
autres rois du régime, marchands d'acier, marchands
de coton, marchands du pouvoir, marchands du
raff, marchands de la navigation, c'est ce que nous
ne saurons jamais peut-être. Mais il n'est pas be-
soin de pousser loin l'analyse pour comprendre
que cette formidable puissance de presse, le qua-
trième pouvoir de l'ère capitaliste, n'est pas sur-
gée spontanément du néant. Il a fallu le concours
du commerce et de l'industrie. Les banques ont
été mises de la partie. La Bourse a fourni l'ap-
point de la cote et du crédit.

Les puissances de la politique conservatrice
anglaise ont prêté leur argent et leurs souter-
raines influences au magnat du journalisme. On
ne crée pas un « Daily Mail », le « Messenger du
jour » — nos camarades socialistes anglais l'ap-
pellent le menteur quotidien — au formidable
tirage de sept millions de numéros, sans que toute
l'armature capitaliste n'ait soudé, rivé, accroché
de son or chacune des poutrelles de cet édifice
géant.

Il suffit de se rendre compte combien on fait
la vie dure aux journaux qui ont encore quelque
indépendance, à la presse ouvrière et social-
liste, tout spécialement, pour savoir qu'une telle
entreprise ne peut naître si elle n'a pas donné
les gages exigés aux pouvoirs d'argent.

Qui croit encore à l'indépendance de la presse
d'affaires se fourvoie le plus aimablement du
monde. Ecoutez plutôt cet initié, M. Normand,
décrivant les dessous de la presse d'information
contemporaine et vous comprendrez mieux d'où
est venue la puissance surhumaine d'un North-
cliffe, en Grande-Bretagne, d'un Hearst, aux
Etats-Unis, d'un Buneau, en France, d'un Stin-
ness, en Allemagne.

« La presse ?... Ah ! le bon billet. Le vulgum
pecus, persuadé que son journal jouit de la li-
berté d'exprimer sa pensée et en use, prendra
toujours aussi volontiers l'erreur pour la vérité.
La presse, autrefois, a tenu son rôle ; mais c'é-
tait sous la monarchie ; elle était le véhicule de
l'idée ; elle avait à sa tête des gens qui pensaient.
Aujourd'hui, elle n'est plus qu'une vaste maison
d'affaires ; « une gigantesque entreprise anonyme
de transports à tout faire », selon le mot de Vic-
tor Margueritte. Ce n'est plus, hélas ! « l'exercice
d'une des libertés essentielles de l'homme et du
citoyen » ; ce n'est plus « le moteur de l'éduca-
tion nationale, le régulateur de la critique et de
la réflexion », c'est « une machine de domination
et de lucre » qui a la licence de puiser « dans
ses propres officines plus encore qu'au niveau
public, une boue fétide, et de la jeter à tout vi-
sage qui déplaît, à toute opinion adverse ». Elle
possède ainsi les deux principaux moteurs d'ac-
tion qui mènent les hommes : la force et la con-
viction. L'Etat doit donc avoir sa presse à lui —
et il l'a bien ! — Puisqu'on a fait de la presse
une machine à déceveler, on ne peut nier qu'elle
possède la force ; elle est capable d'exploiter la
lâcheté et de semer l'effroi chez nombre d'indi-
vidus ; elle est apte à asséoir les convictions des
autres. Les convictions peuvent reposer parfaite-
ment sur le mensonge, et c'est bien sur lui qu'elles
reposent le plus souvent. Jamais on ne vit tant
d'hommes abusés qu'à notre époque.

« Dans un Etat, dit Alexandre Mercereau, le
mensonge est dieu. Partout sont ses prophètes. Il
a force de loi inviolable. L'attaquer est un crime
de lèse-majesté qui entraîne les plus durs châti-
ments. Certes, on ne vous invite plus à boire la
ciguë, comme au temps de Socrate ; à vous ouvrir
les veines, comme au temps de Lucain ; on ne
vous condamne plus à avoir les lèvres, le nez
et les oreilles tranchées, comme au temps de Cal-
listhène ; à être pilé vif dans un mortier, comme
au temps d'Anaxarque ; à être mis en croix, com-
me au temps de Jésus, sur un bûcher, comme au
temps de Jean Huss ; mais, de temps en temps,
on nous coupe encore gentiment la tête, comme
au temps de Papinix ; on vous assassine, com-
me au temps de Pertinax ; on vous laisse mourir
de faim, comme au temps d'Anaxagore ; on vous
fait faire le saut périlleux dans les fossés de Vin-
cennes, comme jadis du haut de la Roche Tar-
péenne ; on vous aide aimablement à vous sui-
cider, en vous passant des omelettes de verre
pilé, un rasoir sans blaieau, ou des bottines nan-
ties de laçets. Plus d'autodafé pour les écrits ré-
vélateurs, comme au bon vieux temps de la déli-
cieuse inquisition... Nous avons détruit la mal-
saine Bastille et nous avons gagné la Santé. »

Evidemment, il ne faut point prendre tous ces
propos à la lettre, car le proverbe a toujours
raison : La lettre tue et l'esprit vivifie.

Mais, tout de même, il n'y a qu'à ouvrir les
yeux pour voir ! C'est l'amour de l'argent, c'est
la lutte pour l'argent, proxénète des jouissances
et des ambitions humaines, qui a tué si malheureu-
sement la presse d'idées. C'est par et pour l'ar-
gent que l'on fait prendre au public des vessies
pour des lanternes ; c'est par et pour l'argent que
l'on crée des popularités merveilleuses et que l'on
bâtit de toutes pièces, en vingt-quatre heures, de
grands savants, de grands biblioteurs, de grands
hommes.

L'argent ?... Jamais on ne l'a tant prodigué
que depuis ces dernières années, puisque, aussi
bien, l'on en fabrique à volonté, lorsqu'on en a
besoin. M. Briand, président du Conseil pendant
la guerre, avait, si je ne m'abuse, à sa disposition
vingt-cinq millions de fonds secrets. Ses succes-
seurs ont également usé de ce puissant moyen.
Vingt-cinq millions, même avec la vie chère, c'est
une intarissable mine à tartines orthodoxes, à
phrases bien pensantes et à coups d'encensoir !
Si les hommes n'aimaient que la vérité, ils seraient
d'un héroïsme incomparable. Malheureusement,
ils ont un estomac, et, n'eussent-ils que cela, il
serait péremptoirement démontré qu'ils ne sont
pas de bois. A aucune époque de notre histoire on
ne vit le peuple plus abusé, la pensée plus enchaî-
née, la pornographie plus triomphante ; elle s'é-
tale impudemment aux devantures des librairies,
dans les périodiques, et jusque dans certains
grands journaux.

On a interdit l'absinthe. On a remplacé ce poi-
son par bien d'autres, parce qu'aux masses, il
convient d'administrer des stupéfiants. Ne pen-
sez-vous pas que cette ère des narcotiques, quels
qu'ils soient, devrait être révoquée ?

Ces lignes n'ont pas été écrites par un socialiste.
Elles reflètent l'observation d'un bourgeois. Elles
ont paru dans une très capitaliste revue com-
merciale de Paris.

On comprend mieux, après de telles révéla-
tions, la force souveraine de Northcliffe. La
lecture du « Brass Check », d'Upton Sinclair, fe-
rait encore mieux pénétrer dans les arcanes des
cuisines modernes de l'opinion. Il faut regretter
qu'une traduction n'ait pas encore mis à la por-
tée des lecteurs de langue française le livre franc
et courageux de l'écrivain yankee. On a dit que
le pouvoir de Northcliffe surpassait celui des mo-
narques, et c'est exact. Il a suffi à cet homme de
pencher pour l'internationalisme, et soudain,
l'avalanche de ses millions de journaux a déversé
sur l'île la plus effrénée des littératures de guerre.

La déformation du sens critique des foules,
des individus, devenait totale sous l'influence
d'une telle puissance. Il aurait fallu des indivi-
dualités trempées dans le bain des convictions
inébranlables, il fallait de hautes intelligences
pour défaire chaque jour l'écheveau d'inexacti-
tudes voulues, de doctrines sophistiquées, de
froide férocité, dont on faisait ainsi le brouet em-
poisonné du troupeau peureux ou terrorisé.

La guerre a vu cela.

La suppression et des droits de l'homme et du
contrôle démocratique, acheva de renforcer la
puissance de la presse chauvine dont Northcliffe
avait conçu le modèle populaire et bon marché.
Il n'est pas étonnant qu'on ait surnommé cet
homme « le second Napoléon ».

Son règne devint sans limites.

Une puissance pernicieuse comme celle-là ne
saurait éternellement vivre de la dupérite des fou-
les. Le poison appelle le contre-poison. La gran-
de presse d'informations a été mêlée à trop
de compromissions et de choses louches pour que
la réaction populaire ne vienne pas un jour abat-
tre son formidable pouvoir. L'avisaillement dans
lequel elle est tombée annonce sa nécessaire
transformation.

Souhaitons n'y plus voir ni des Stinness, ni
des Northcliffe, puissances malfaisantes en rai-
son même de l'absence de contrôle dont bénéfi-
cient ces trusts colossaux, dévoués sans réserves
aux manœuvres de la finance, à l'écrasement de
la démocratie ouvrière.

Robert GAFNER.

Lettre jurassienne

Nous sommes finis!

Qui? — Vous demandez qui? — Notre action ouvrière! Oui, c'est ce que pensent certains camarades. A les entendre, il n'y a plus rien à faire contre la réaction. Toute notre action pour alléger le sort des travailleurs reste vaine: notre référendum contre les 9 heures, notre initiative d'impôt, toutes nos votations populaires, tous les résultats de nos efforts passés sont annihilés par la toute-puissance patronale. Nous n'avons plus qu'une chose à faire: fermer le bec, et le poing dans la poche! Les patrons n'engageront malgré nos récriminations, que les ouvriers qui leur «plairont» en leur apportant du beurre et des œufs, soit les fils et les filles de paysans qui peuvent travailler pour leur argent de poche! Et les camarades qui vous brossent ce noir tableau de la situation concluent: Aussi, ne comptez plus sur mes cotisations, moi je m'en bats l'œil maintenant, je suis syndiqué comme horloger et non comme terrassier!

Comme ce raisonnement n'est pas unique, qu'il représente la pensée de plusieurs «militants» de 1919, qui voulaient la tête des patrons sur un plat, avec les deux francs par jour ainsi que les huit heures, nous sommes bien obligés de remettre un peu les choses au point.

Voyons si la situation est bien telle que vous la décrivez, êtes-vous exempts de reproches, camarades? Osez-vous prétendre avoir tout fait comme vous le dites? N'avez-vous pas lâché le gouvernail en face du premier écueil, lors de la faute commise par un secrétaire? donnant ainsi prise à l'exploitation qui en a été faite par ces Messieurs, que je ne veux pas nommer! N'avez-vous pas laissé se débarbouiller tout seuls le président et le secrétaire? Vous avez capoté devant les chefs et les sous-chefs comme devant vos patrons. Pas un qui eut le courage de dire: Ce que vous reprochez à un homme, l'organisation n'en est pas fautive, aussi je lui reste fidèle.

Tous vous avez tremblé dans vos pantalons préférant vous laisser exploiter plutôt que de vous dire: Allons au bureau, atelier par atelier, et examinons avec nos comités, local et central, le meilleur moyen de nous défendre. Si plusieurs avaient eu cette simple honnêteté, ne croyez-vous pas que l'on aurait maintenu nos prérogatives, c'est-à-dire le droit de discuter les engagements et vaincre ainsi bien des injustices, car il est vrai qu'il s'en est commis. Donc, s'il est vrai que nous subissons une noire réaction, la faute vous incombe autant qu'à la puissance patronale, car vous avez le nombre, tandis qu'eux n'ont que l'audace et le «je m'en fichisme» de la morale sociale!

Mais assez de sermon. Sommes-nous si bien finis que cela? Sommes-nous seuls à subir la réaction dans le Jura? — Non. — Cette réaction est générale, internationale. Elle s'est produite à chaque crise et dans chaque pays; chaque fois et partout lorsqu'il n'y a eu aucune faute imputable aux principaux militants, le syndicat est sorti plus fort que jamais! Cela, il faut le dire haut et contre tous faiseurs de boniments. Je crois utile de servir ici un exemple venant d'Amérique, via le B. I. T.

La «Revue Internationale du Travail» de juin écoulé a publié un article du plus haut intérêt sur le mouvement syndical des Etats-Unis. L'auteur, professeur d'économie politique, a suivi cet important mouvement avec attention. Ses aperçus sont faits pour remonter le moral. On apprend que le syndicalisme américain a dû faire son chemin à travers des difficultés autrement grandes que les nôtres. Malgré cela, il avait acquis droit de cité partout, et surtout pendant la guerre. Les huit heures ont été mises en pratique depuis 1916, c'est-à-dire avant la déclaration de guerre de l'Amérique à l'Allemagne, aussi ne faut-il pas être un peu «marteau» pour oser prétendre que les huit heures sont cause de la crise actuelle, quand dans le pays qui a le plus produit pendant la guerre on a dû accorder les quarante-huit heures, voir même les quarante-quatre heures par semaine, à divers syndicats, pour arriver à cette immense production!

Ces syndicats américains, qui ont signé de fortes conventions, pouvaient faire payer les cotisations directement sur la paye des ouvriers par les pa-

trons («check-off»). étaient même arrivés à se faire reconnaître comme organes de discussion par les patrons les plus réactionnaires, sont aujourd'hui en butte aux mêmes difficultés que les nôtres. Et le professeur constate que depuis un siècle que le mouvement est né, il en a toujours été ainsi! Après chaque crise, le syndicat repose ses mêmes revendications fondamentales: droit d'organisation et de discussion, augmentation de salaires, signature de conventions, et chaque fois on fait un pas de plus en avant! Si l'on recule un jour, c'est pour avancer demain! Aujourd'hui, depuis qu'il y a 5 millions de chômeurs en Amérique, les organisations ouvrières cherchent par l'action législative et coopérative en tous domaines à stabiliser leur situation, et le professeur de conclure: «On ne croit pas que ces symptômes représentent autre chose que les fluctuations normales de l'évolution syndicale et la classe ouvrière prépare une reprise d'activité syndicale lorsque la situation économique sera plus favorable.»

Car là-bas, les patrons ayant résilié les contrats ont repris «leur liberté» d'engager qui leur plaît, exactement comme chez nous. La situation en Amérique peut presque recouvrir la nôtre à d'autres points de vue aussi, concernant par exemple les conditions de développement du syndicat et de son action:

1. La force réelle d'un syndicat dépend moins de l'importance de son effectif que de l'industrie, ou de la région intéressée. Lorsqu'il est organisé dans une industrie, une profession ou une localité d'importance stratégique, les avantages qu'il rapporte peuvent être aussi étendus que s'il s'agissait d'organisations ayant un effectif plus important.

2. La concentration du capitalisme a réussi à apporter un sérieux obstacle au syndicalisme dans certaines industries.

3. Lorsque, dans les petites villes, on rencontre un grand nombre d'ouvriers non syndiqués, cette situation provient de l'éloignement de la localité ou de ce que les ouvriers n'ont pas senti l'impérieux besoin de se syndiquer.

4. Là où l'on rencontre une grande proportion de main-d'œuvre non qualifiée, on rencontre rarement des organisations puissantes.

5. Là où les ouvriers non qualifiés sont les plus nombreux on trouve des syndicats organisés par industrie plutôt que par profession.

Cet examen des statistiques a son utilité aussi pour nous. Par exemple, on ne pourra pas nier que le manque de qualification de beaucoup de nos ouvriers est la cause principale du manque de volonté syndicale. Aussi nous comprenons peu les ouvriers qui refusent de faire des efforts pour améliorer leurs connaissances générales et professionnelles.

Comme nous avons aussi nos points stratégiques, même dans la F. O. M. H., on peut conclure que notre action syndicale pourra reprendre plus forte que jamais lorsque les conditions économiques générales le permettront. En attendant, il n'en tient qu'à chacun de faire son petit devoir et l'organisation fera le reste!

Nous voudrions aussi surtout voir nos ouvriers perdre un peu moins de temps dans les balivernes, aux potins de cafés, aux préparations de fêtes — faites pour les engourdir et oublier leurs misères! — et réfléchir un peu chaque semaine — quand ce ne serait qu'à la lecture de leur organe syndical, que beaucoup ne lisent pas! Il leur faudrait peu de temps — car l'intelligence ne leur manque pas! — pour comprendre l'importance de ce que nous disons, et ne plus croire les journaux bourgeois à la solde patronale faits pour les endormir!

E. E.

ETRANGER

LES AVIONS SANS MOTEUR

Un accident

PARIS, 15. — Havas. — On mande de Clermont-Ferrand à «L'Intransigeant»:

Un accident vient d'attrister le congrès de vols sans moteur. A 10 h. 05, G. Sardier, pilotant un triplan «Clément», prenait le départ. Le vent soufflait avec une force de 14 mètres à la seconde. A peine au-dessus du pied de la montagne, l'avion était pris de côté par une bourrasque et brutalement plaqué au sol. Sardier, projeté

hors de l'appareil, demeurait inanimé. Après un premier examen, il ne semble pas que sa vie soit en danger.

Une excursion mouvementée

PARIS, 15. — Havas. — On mande de Turin à «L'Intransigeant»:

Plusieurs Français en excursion dans la vallée d'Aoste ont été victimes d'un grave accident. Pendant la montée du fort de Bard, ils sont tombés dans un ravin. Il y aurait une dizaine de victimes. Les détails manquent.

La terre tremble en Espagne

MADRID, 15. — Havas. — Les journaux publient une dépêche de Tolède selon laquelle un tremblement de terre a été enregistré aujourd'hui, à 13 h. 51' 39", à une distance de 2,930 km, et dont le foyer est le même que celui d'une secousse récemment enregistrée.

Congrès espérantiste

HELSINGFORS, 15. — Le congrès universel d'espéranto a terminé ses travaux. Mille délégués représentant 30 pays y ont pris part. Le président de la République a offert une réception dans son palais.

La foudre sur une fabrique

MANNHEIM, 15. — Wolff. — Mardi matin, de bonne heure, lors d'un violent orage, la foudre est tombée sur un pâté de hangars et ateliers de la fabrique de machines Lanz, à Mannheim, dans lesquels se trouvaient des machines prêtes pour l'expédition. Les hangars et les machines ont été incendiés. Les dégâts sont très importants.

NOUVELLES SUISSES

LA SERIE NOIRE

Accidents et noyades

ZOFINGUE, 15. — Trompant la surveillance de ses parents, la fillette des époux Luscher, de Saffenwil, est tombée du troisième étage dans la rue et s'est tuée.

WINTERTHOUR, 15. — Le jeune Ernest Güttinger, 16 ans, qui se baignait avec quelques camarades dans un étang à Rickenbach, s'est noyé.

LUGANO, 15. — L'ouvrier boulanger Steingger, de Schaffhouse, 29 ans, voulant monter sur le fourneau électrique pour y prendre de l'eau, est entré en contact avec le courant électrique et a été si grièvement brûlé qu'il a succombé.

SATTEL (Schwytz), 16. — Un mur en construction s'est effondré, ensevelissant un maçon tessinois. On ne put retirer qu'un cadavre des débris.

RORSCHACH, 15. — Les quinze bateaux à voile participant à la semaine nautique du lac de Constance ont eu beaucoup à souffrir de la tempête qui a éclaté mardi sur le lac de Constance et notamment le voilier appartenant à M. Staerkle, architecte, de Rorschach, sur lequel 4 personnes avaient pris place. Le bateau à vapeur qui assure les communications avec Lindau a réussi à sauver le fils cadet de M. Staerkle, ainsi qu'une demoiselle. Les deux autres personnes, dont le fils aîné et M. Renfer, architecte, n'ont pas été retrouvées.

GLARIS, 15. — Au sujet de la nouvelle de lundi selon laquelle le gardien de fabrique Kuhn a été tué par des pierres qui s'étaient détachées de la montagne, il est à noter, contrairement à ce qui a été annoncé, que le fils qui l'accompagnait n'a pas été atteint.

LUCERNE, 15. — Lundi soir, entre 7 heures et demie et 8 heures, un ouragan d'une rare violence a fait rage sur la partie centrale du lac des Quatre-Cantons. Les bateaux ont eu beaucoup de peine à aborder. Près de Beckenried, après 10 heures du soir, quatre personnes tombées à l'eau ont été retirées du lac. Une dame est morte peu après des suites de sa frayeur. Les dégâts des cultures à Weggis, Vitznau, Buochs et Beckenried sont importants.

Convocations

NEUCHÂTEL. — Musique ouvrière. — Répétition générale, demain jeudi, à 8 heures précises, au local du Grutli.

CANTON DE NEUCHÂTEL

Un nouveau député. — Le Conseil d'Etat a proclamé député du collège de Neuchâtel le citoyen Jules Sandoz, au Landeron, supplantant de la liste socialiste, en remplacement du citoyen Albert Ducommun, démissionnaire.

DISTRICT DE NEUCHÂTEL. — Parti socialiste. — Séance du Comité d'organisation de la fête de district, samedi 19 août 1922, à 20 heures et quart précises, au Monument, à Neuchâtel. Tous les membres sont instamment priés d'y assister.

LE LOCLE

Comité du Parti socialiste. — Le Comité du Parti est convoqué pour le vendredi 18 courant, à 20 heures, au Cercle. D'importantes questions étant à l'ordre du jour, la présence de tous est obligatoire. Par devoir.

Aux citoyens suisses. — Nous rappelons à tous les citoyens suisses le référendum lancé contre la modification de l'article 41 de la loi sur les fabriques. Le retard dans le paiement des impôts n'entraîne pas la suppression du droit de signer. Aux collecteurs, le mot d'ordre doit être: Passez et repassez sans cesse jusqu'à ce que toute la population soit atteinte.

Faits divers. — Lundi dans l'après-midi, une automobile a écrasé un chien, en traversant le tunnel du Col-des-Roches. Il appartenait à un habitant du Locle. (C'est aussi pour les dames sensibles, n'est-ce pas? ! ! !)

— La température s'est encore sensiblement refroidie, hier dans la soirée. Le temps apparaît morne, il semble déjà présager l'automne.

Course du cœur mixte «L'Amitié». — Le but de la course sera: Gorges du Taubemloch, Bienne, Ile de St-Pierre. Elle aura lieu le 27 août; renvoi en cas de mauvais temps au 3 septembre. La société invite chaleureusement ses membres passifs et amis à y participer. On s'inscrit auprès du président, Ch. Pattihey, Châtellard 13, ou au Cercle ouvrier. Prix suivant chiffre de participants.

Championnat suisse de force. — Le Comité d'organisation du championnat suisse de force qui aura lieu au Locle le 27 août, a tout mis en œuvre pour assurer le succès de cette importante manifestation sportive. Le Comité des prix a réuni déjà un nombre imposant de dons tant en nature qu'en espèces et comme il n'en est encore qu'à la moitié de son travail, les athlètes peuvent être assurés de trouver au Locle une digne récompense de leurs efforts. Le Comité a pu assurer le concours de la «Militaire» du Locle, comme musique de fête. Grâce à la collaboration de cette société de musique, grâce également au dévouement d'athlètes chaux-de-fonniers, le Comité d'organisation est parvenu à organiser pour le dimanche soir un concert-représentation qui aura lieu sur l'esplanade du nouveau collège.

Une forte participation d'athlètes est assurée et tout fait prévoir que le championnat suisse de force 1922 présentera un intérêt tout particulier, puisque c'est à cette occasion que sera formée l'équipe d'athlètes qui devra défendre les couleurs suisses dans les prochains matches internationaux.

LA CHAUX-DE-FONDS

Un grand concert de gala pour les chômeurs

sera donné ce soir à la Brasserie Ariste Robert. Une partie du programme est publiée dans les annonces de ce jour; la soirée se continuera par l'exécution des œuvres qui seront réclamées par le public. Une quête sera faite et le produit en sera versé à la caisse en faveur des chômeurs dans la détresse.

«L'Inexorable», de Ruyard Kiplin, à la Scala

Ce soir, dernière représentation de cette magistrale et sincère évocation de la nouvelle de Ruyard Kiplin qui attire chaque soir la foule. Il faut aller voir ce film, si l'on veut se rendre compte des plus récents progrès techniques et artistiques du cinéma. — Comm.



FEUILLETON DE LA SENTINELLE

20

MISS ROVEL

PAR

Victor CHERBULIEZ

(Suite)

Pour pallier son inconséquence et couvrir sa défaite, Raymond s'appliquait à se dire que miss Rovel n'était qu'une petite fille, qu'à son âge on n'a pas de sexe. Il avait décidé à part lui que, le jour où il verrait poindre la femme sous l'enfant, il lui signerait sa feuille de route; mais il désirait que cela n'arrivât pas de sitôt. Meg se chargeait de le rassurer à cet égard. Si elle avait renoncé à ses espiègeries, du même coup elle avait abjuré toutes ses prétentions. Elle ne faisait plus étalage de sa précoce science du monde, elle s'abstenait de citer les apophthegmes de sa mère et les versicules du duc de B... ne dissertait plus sur l'amour et sur les hommes. Cela tenait peut-être à ce que les petites filles ne parlent guère d'amour quand elles commencent d'aimer, et s'occupent moins du monde lorsque leur cœur se met à jaser.

Le chant de cet oiseau qui, rompant le silence, leur annonce la venue du messie, les tient sous le charme, et le plaisir d'écouter les dégoûte du plaisir de parler. Toutefois Meg aimait tant les dragées, l'épine-vinette, les pommes sèches, le jeu de quilles, la pêche à la ligne et aux balances,

qu'il était bien permis à Raymond de ne point se douter qu'elle avait en tête un roman dont il était le héros.

L'hiver fut froid et neigeux. Pour complaire à miss Rovel, Raymond se procura un traîneau. C'est elle qui conduisait. On allait ventre à terre, et on versait souvent. Raymond prenait en douceur ces mésaventures. Un jour, Meg étant tombée la tête la première dans un tas de neige, se releva si saupoudrée de frimas qu'il se pâma de gaieté. Mlle Ferray, qui était de la partie, pensa lui sauter au cou; c'était, depuis deux ans, la première fois qu'elle l'entendait rire. Il ressentit quelque honte de ce transport et fut morose pendant vingt-quatre heures. Il s'était fait un dieu de son chagrin, et il s'indignait que le prêtre eût osé rire dans sa propre église.

Durant les longues soirées de ce long hiver, au lieu de se confiner dans son cabinet pour traduire Lucrèce, il descendait au salon, et lisait à haute voix Homère, Plutarque ou quelque tragédie. Meg goûtait l'«Iliade» beaucoup plus que l'«Odyssée». Elle trouvait fort naturel et fort intéressant que deux peuples eussent bataillé pendant dix ans pour les beaux yeux d'une coquette; elle savait depuis longtemps que c'est le fond de l'histoire universelle.

En revanche, elle avait peine à se persuader qu'un hardi coureur d'aventures eût sacrifié de gaieté de cœur Circé, Calypso, les Sirènes, pour venir retrouver son âpre rocher et les grâces un peu surannées de sa Pénélope; elle se permettait de croire que sur ce point Homère en avait imposé à ses lecteurs. Plutarque la laissait froide; elle lui reprochait de trop louer de grands hommes qui n'avaient pas tous été de beaux hommes. Les tragédies lui plaisaient quand il y avait beaucoup d'amour et beaucoup de sang

versé; mais les Romains de Corneille lui paraissent aussi brutaux qu'inraisonnables. Ayant appris à se taire, elle gardait ses réflexions pour elle, sans dissimuler toutefois le plaisir qu'elle éprouvait à entendre lire quoi que ce fut, prose ou vers, par Raymond, qui lisait avec goût. Quand les femmes aiment quelque chose, cherchez bien, vous trouverez que sous la chose qu'elles aiment il y a quelque chose.

Ce rude hiver fut suivi d'un charmant printemps. Aux lectures, aux parties de traîneau succédèrent les promenades pédestres. On décampait le matin, et on allait devant soi; au milieu du jour, on s'arrêtait pour dîner sous une tonnelle.

Plus souvent on emportait ses provisions et on faisait halte dans quelque pré herbu où il y avait de l'ombre et une eau courante.

Raymond s'accommodait mal des lieux élevés qui commandent une grande vue et un vaste horizon; il leur préférait les vallons creux, au pied d'une colline qui emprisonne le regard.

Les collines ont ceci de charmant, qu'on peut croire que c'est la fin du monde, que par-delà il en existe un autre bien différent de celui que nous voyons, un monde où règne une divine harmonie, où toutes les femmes sont fidèles, où toute question obtient sa réponse et tout dévouement sa récompense, où les biens sont assurés, où les bonheurs sont éternels.

Raymond oubliait parfois de contempler la colline qui lui cachait l'univers pour regarder Meg assise devant lui. Sa figure était un paysage qui en valait un autre, et qu'animait un jeu perpétuel d'ombres et de lumières. Il y courait des nuages légers, transparents; on apercevait au travers le sourire d'une âme contente à qui le monde avait fait une promesse.

Ce fut à la fin d'un de ces romans champêtres

que Meg, après être demeurée quelque temps silencieuse, s'avisait de dire tout à coup:

— Monsieur Ferray, le pays que voici est-il aussi beau que l'Arabie?

A ce mot d'Arabie, Raymond fit un sursaut. Mlle Ferray le regarda d'un œil anxieux, puis elle tira Meg par sa robe pour l'avertir qu'elle venait de commettre une grave imprudence.

Meg ne tint aucun compte de cette muette mercantile; elle vint s'asseoir à côté de Raymond et se mit à casser des amandes avec une pierre. Tout en les cassant et les croquant:

— Monsieur Ferray, reprit-elle d'un ton dégagé, y a-t-il des collines comme celle-ci dans les environs de La Mecque?

A la grande surprise de Mlle Ferray, Raymond, sans que son visage trahit la moindre émotion, commença de décrire La Mecque à miss Rovel; des saints lieux il la conduisit dans l'Yémen sans avoir l'air de se souvenir que le pays où croît le caféier est celui où poussent les rêves décevants et les espérances fleuries qui ne portent point de fruits.

Dans le dessein de lui mieux expliquer son itinéraire, prenant sa robe pour une carte de l'Arabie, il promenait son doigt sans s'en apercevoir sur les carreaux de sa manche; mais miss Rovel s'en aperçut très bien.

Le lendemain, à son réveil, Meg crut apercevoir dans sa glace le minois chiffonné de Mme de P... Elle regardait ce fantôme en riant, comme on regarde une rivale humiliée et vaincue.

— Tu m'avais mise au défi, dit-elle à demi-voix; ce n'est pourtant pas plus difficile que cela.

(A suivre).

Mise en vente
de
Lois de

Vaisselle

Voyez
notre
Devanture
spéciale

achetés dans des conditions très avantageuses

Porcelaine		
Tasses avec soutasses, porcelaine blanche	95 ct.	
Tasses avec soutasses, porcelaine décorée,	95 ct.	1.45, 1.25
Tasses avec soutasses, porcelaine filets or,	1.25	1.45, 1.35
Assiettes à soupe, porcelaine blanche,	1.35	1.75
Assiettes à soupe, porcelaine décorée	1.45	
Soupières porcelaine blanche,	7.80	11.50, 8.75
Saladiers porcelaine décorée,	2.45	2.95
Pots à lait 2 l. 1 1/2 l. 1 l. 3/4 l. 1/2 l.	1.80	6.50, 4.50, 2.95, 2.50
Plats ovales, porcelaine unie,	1.35	4.25, 3.25, 2.95, 2.45
Plats ovales, festonnés,	1.55	5.25, 4.25, 2.45
Déjeuners porcelaine décorée,	14.75	9 pièces
Déjeuners porcelaine décorée,	21.50	16 pièces
Services à thé japonais	46.-	
Cafetières porcelaine blanche,	2.95	6.25, 3.75, 3.45
Coupes à fruits porcelaine décorée	6.50	
Assiettes à fruits	95 ct.	1.45, 1.25
Saladiers porcelaine unie,	14.50	5 pièces
Plats à beurre, porcelaine décorée	1.75	

Services de table		
Couteaux de table,	60 ct.	1.50, 1.25, 95 ct., 70 ct.
Couteaux à dessert	1.45	
Couteaux de cuisine,	35 ct.	95, 75, 65
Couteaux à légumes, économiques,	95 ct.	1.50
Cuillers à soupe,	85 ct.	1.95, 1.35, 95 ct.
Cuillers à café,	45 ct.	65, 60, 55, 50
Cuillers rondes pour enfants,	65 ct.	
Fourchettes de table,	85 ct.	1.20, 1.10, 95 ct.
Fourchettes à dessert	75 ct.	
Couteaux à hacher,	4.75	5.95, 5.50
Poches à soupe nickelées,	2.95	
Passoires nickelées,	1.45	2.95
Truelles à gâteau	8.50	18.50, 14.50, 12.50
Services à salade	95 ct.	4.50, 4.25, 3.25, 1.35

Ferblanterie		
Bidons à lait 1 l. 2 l. 3 l. 5 l.	7.50	3.90, 4.95, 5.50, 7.50
Cafetières avec filtre	6.90	10.50, 9.85, 9.45, 8.50, 7.50, 6.90
Moules à biscuit avec charnières,	2.95	3.95, 3.75
Moules à biscuit	95 ct.	2.95, 2.25, 1.95
Boîtes à café ou sucre,	1.50	2.50
Ecuelles à relaver,	6.50	7.50
Râpes à pommes de terre,	95 ct.	1.25
Râpes à fromage,	1.25	1.65
Fouets à crème	95 ct.	1.25
Pellettes ou fourchettes à viande	95 ct.	
Ecuelles à main,	60 ct.	1.60, 1.40, 1.10, 90
Entonnoirs	55 ct.	75
Casses acier plates,	1.75	2.95, 2.45, 1.95
Boîtes aux lettres	2.75	3.50
Porte-poches vernis émail	14.25	
Ordurières	1.65	2.25
Cloches pour garde-manger,	4.25	6.50, 5.25
Caisses à ordures	9.75	12.50
Seaux fer galvanisé,	3.25	9.85, 8.50, 7.50, 3.95
Seilles fer galvanisé,	6.50	7 l. 65, 60, 56, 44 cm. 19.95, 14.95, 12.95, 10.95, 6.50
Lanternes	50 ct.	4.50, 3.50, 1.95, 1.50, 95, 75

Faïence blanche		
Assiettes plates ou creuses,	50 ct.	65
Bols couleur et blancs,	35 ct.	95, 75, 50, 40
Pots à lait blancs	85 ct.	2 l. 1 1/2 l. 1 l. 3/4 l. 1/2 l.
Plats ovales et ronds,	1.65	3.50, 2.95, 2.50, 1.95
Garnitures de cuisine,	19.50	39.50, 24.50
Cuvettes	2.95	5.50, 4.50, 3.50
Pots à eau	3.25	5.95
Vases de nuit	2.95	3.95
Savonniers blancs,	35 ct.	
Saladiers blancs, série de 6 pièces	4.95	
Saladiers décorés, série de 6 pièces	6.95	
Auges pour lapins,	1.65	2.45
Abreuvoirs pour poules,	4.50	6.90
Pots de fleurs 70, 60, 50, 40, 30	20 ct.	
Assiettes pour pots de fleurs, 35, 30, 25, 20	15 ct.	

Faïence noire		
Soupières	1.65	5.95, 3.95, 2.95, 2.50
Théières	1.50	4.95, 3.95, 2.95, 2.45
Pots à lait avec couvercle	1.25	2 l. 1 1/2 l. 1 l. 3/4 l. 1/2 l.
Cafetières	1.25	1.95, 1.75, 1.50
Cafetières avec filtres,	6.50	8.50, 6.95
Tasses avec soutasses	65 ct.	
Plats ronds,	1.15	2.25, 1.50
Plats ovales,	1.50	2.25, 1.85
Saladiers	1.65	2.25, 1.85
Lèchefrites	3.95	6.95, 4.95

Aluminium		
Casseroles suisses 28 26 24 22	4.75	7.50, 6.50, 5.75, 4.75
Casseroles forme haute, 13, 25, 11, 25, 9, 95, 5, 75, 4, 50	3.95	
Casses à lait	1.85	4.95, 3.75, 2.25
Ecuelles percées avec pied,	4.50	5.50
Ecuelles percées sans pied,	4.95	6.50
Plats à œufs	1.15	1.90, 1.45
Ecuelles à main	1.75	3.25, 1.95
Assiettes	65 ct.	95, 75
Paniers à pain	1.80	1.95
Liens de serviette	35 ct.	50, 45
Gobelets	60 ct.	75
Poches à soupe	1.25	1.95, 1.75, 1.45
Poches percées	1.85	2.65, 2.25, 1.95
Ecumoires à manche	2.95	3.95
Spatules	95 ct.	1.25
Porte-couvercles 8 places	4.50	
Bougeoirs	1.25	
Entonnoirs	1.75	2.25
Fourchettes de table	30 ct.	
Fourchettes à dessert	22 ct.	
Cuillers à soupe	25 ct.	
Cuillers à café	20 ct.	
Porte-poches	7.95	

Divers		
Papier pour buffet, 5 m. 10 m.	55 ct.	25 ct., 45 ct.
Toile cirée pour buffet, le m. 40 ct., 35 ct.	25 ct.	
Moulin à café	6.50	9.50
Balances de cuisine	9.75	11.50
Glaces pour suspendre,	1.95	4.95, 3.95, 2.95
Tape-tapis	95 ct.	1.95, 1.65, 1.25
Cabas toile cirée	3.50	
Paille de fer	60 ct.	

Verrerie		
Verres à vin	30 ct.	65, 50, 45
Verres à pied	75 ct.	1.45, 1.25, 95 ct.
Verres à liqueur	65 ct.	1.45, 1.25, 95 ct.
Verres à vermouth	85 ct.	1.45
Verres à café	95 ct.	1.15
Carafes avec verre	1.75	2.50, 1.95
Carafes à eau	1.95	4.50, 3.95, 2.95
Services à vin	12.50	16.50
Services à liqueur	9.50	15.75, 9.75
Sucriers	95 ct.	4.50, 2.50, 1.45
Confituriers	95 ct.	5.50, 4.95, 3.25, 1.65, 1.45
Assiettes verre	45 ct.	50
Saladiers verre	75 ct.	2.95, 2.45, 1.75, 1.65, 1.25
Série Saladiers verre Série de 4 pièces	3.95	
Série Saladiers verre Série de 5 pièces	9.50, 5.95	
Fromagères	1.50	3.25, 2.45
Plats-beurre	85 ct.	1.45
Presse-citron	50 ct.	
Salières de table	35 ct.	1.50
Vases-fleurs	85 ct.	2.25, 1.95, 1.75

Boissellerie		
Planches à hacher	2.25	3.95, 2.95
Bois pour cordeau	1.45	2.45, 1.95
Paniers à services 2 comp. 3 comp.	2.95, 4.50	
Bras à repasser	2.75	
Boîtes à cirage	2.95	5.90, 3.95
Garde-nappe	1.95	4.50, 3.95, 2.95
Porte-linges	1.50	1.65
Appareils pour papier hygiénique,	1.25	1.95
Rouleaux à pâte	1.50	
Pilons à pommes de terre,	65 ct.	1.50, 1.10
Marteaux à viande	95 ct.	1.25, 1.10
Pellettes bois	25 ct.	45, 35
Bois pour habits avec traverse sans traverse	15 ct.	20 ct.
Planches à laver	3.95	4.50
Plateaux à desservir	3.90	7.50, 6.75
Pincettes à ressorts la douzaine	30 ct.	
Tabourets pour cuisine	3.50	

Divers		
Brosses à écurer 1.15, 95 ct., 75 ct.	55 ct.	
Brosses à écurer à emmancher	95 ct.	1.95, 1.65
Brosses de chambre	1.50	4.95, 3.95, 2.95
Brosses à main	1.25	1.50, 1.35
Brosses à étendre	25 ct.	35 ct., 30 ct.
Brosses à décrotter	65 ct.	
Brosses à reluire	85 ct.	1.95, 1.50, 1.15
Brosses à habits	75 ct.	3.50, 2.75, 1.95, 1.65, 95 ct.
Brosses à tapis	1.95	2.45
Brosses à ongles	60 ct.	45 ct., 55 ct.
Balais pour cabinet	60 ct.	
Torchons à racine	40 ct.	
Balais de riz	95 ct.	1.25
Balais de coton	3.95	4.95, 4.65
Galères	17.50	29.50, 27.50, 22.50
Allumettes le paquet de 10 boîtes	38 ct.	
Papier hygiénique	50 ct.	80, 75
Savon de cuisine	20 ct.	70, 65, 60, 45
Serpillières	40 ct.	95, 85, 75
Cordeaux à lessive 50 m. 50 m. 40 m. 30 m. 20 m. 10 m.	75 ct.	7.50, 6.95, 5.-, 3.95, 1.50, 75 ct.

UN LOT
Garnitures de lavabo 5 pièces, 24.50, 22.50, 16.50 **975**

Un lot
Email au choix, **POCHES A SOUPE, PASSOIRES, PLATS A OEUFS, CASSES PLATES, ASSIETTES,** 1.50, 95 ct., 75 ct. **50 ct.**

Un carton
Brosses assorties
Brosse à étendre
Brosse à habit
Brosse à reluire
Brosse à décrotter
Brosse à cheveux
le carton **2.95**

BRANN
SA LA CHAUX DE FONDS

Grand assortiment
Bocaux
et
Pots à conserves

LA SCALA
ENCORE CE SOIR
L'Inexorable
D'après la nouvelle de Ruyard KIPLING
GOUTTES DE POISON
Grand drame réaliste espagnol 6686
Deux personnes paient une place

Brasserie ARISTE ROBERT
Mercredi soir dès 8 h. 6677
Grand Concert de Gala
en faveur des chômeurs
PROGRAMME:
Scènes de Ballet, violon solo..... Bériot.
Obéron, ouverture..... Weber.
Berceuse de Jocelyn, cello solo..... Godard.
L'Arlesienne, suite..... Bizet.
L'Hirondelle, chanson tango..... Milano.
O dolce meraviglia, chant..... Tosti.
La suite du programme sera exécutée selon la demande du public.
Entrée libre. Quête en faveur des chômeurs.

On réclame l'avis de nos ménagères
Avant de dépenser fr. 180,000.— pour transformer la Place de l'Ouest en jardin public, nous prions nos journalistes d'envoyer à leurs abonnés un bulletin de vote ainsi conçu:
Mesdames,
Etes-vous d'accord de laisser transformer la Place de l'Ouest en jardin public?
Un marché couvert ne serait-il pas préférable?
P22708C **A. Bth.**

Société de Consommation, La Chaux-de-Fonds
Messieurs les actionnaires sont convoqués en
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE
pour le Vendredi 25 août, à 20 1/2 h., salle du Tribunal, Hôtel de Ville (1^{er} étage)
ORDRE DU JOUR
1. Lecture du procès-verbal de l'assemblée du 3 août 1921.
2. Nomination des scrutateurs.
3. Rapport administratif sur l'exercice 1921-1922.
4. Rapport des contrôleurs.
5. Votations sur les conclusions des deux rapports.
6. Résolution de renonciation au profit d'une augmentation de la ristourne aux consommateurs, et éventuellement de dons à des Sociétés de bienfaisance de la part des bénéficiaires de l'exercice social 1921-1922, statutairement attribués aux deux fonds de réserve.
7. Fixation du dividende aux actionnaires et de la ristourne aux consommateurs.
8. Nomination de 3 membres du Conseil d'Administration (article 23).
9. Nomination de 3 vérificateurs de comptes (article 30).
10. Divers.
Tout sociétaire qui voudra assister à l'assemblée générale, devra 48 heures au moins avant l'ouverture de l'assemblée, déposer au bureau de la Société, ses actions, en échange desquelles il lui sera délivré une carte d'admission (art. 18). Ce bureau, Parc 54, 1^{er} étage, sera ouvert pour cette opération, du mercredi 16 août au mercredi 23 août, chaque jour de 9 h. à midi, et de 14 à 17 h. Le bilan, le compte de profits et pertes et le rapport des contrôleurs sont à la disposition des actionnaires, dès ce jour, au bureau de la Société. 6682

Ville de La Chaux-de-F.
OUVROIRS COMMUNAUX
Machine à coudre
On achèterait une machine à coudre en bon état, de préférence une machine pour tailleur.
Faire offres à **OUVROIRS JUVENUTI**, en Ville. 6678

PHOTOGRAPHIE A. CLÉMENT
St-Imier
Marronniers 49 Téléphone 78 6617
Objectifs et procédés extra rapides, conditions essentielles de succès pour les poses d'enfants.

C. Hutter
Technicien-Dentiste
de retour

Pourquoi se priver
du livre si connu et si précieux *L'Hygiène Intime* quand il est envoyé gratuitement et sur simple demande à l'*Institut Hygie S. A.*, No 22, à Genève.
(Joindre Fr. 0.20 en timbres-poste pour les frais de port.) 2257

D^r Gagnebin
Absent
jusqu'au 28 août
P 22705 C 6684

A vendre un beau lit en bois dur à deux places, sans literie. Bas prix.
S'adresser à la rue de la Chapelle 11, au 2^{me} étage. 6679
Déalqueurs! On sortirait des cadrans à domicile.— S'adresser au bureau de la *Sentinelles*. 6685

Inhumation
M^{me} Stauffer-Bilat, Alice-Honorine, 34 ans 1 1/2 mois, rue de la Côte 9. Depuis l'hôpital. Sans suite.

Grand choix de Cercueils prêts à livrer
Cercueils d'incinérations et de transports
Tous les cercueils sont capitonnés
Prix sans concurrence
Grand choix de 4791
COURONNES et autres ARTICLES MORTUAIRES
Pompes Funèbres M^{me} V^e Jean LEVI
Téléphone 16.25 (Jour et nuit) 16, rue du Collège, 16

DERNIÈRES NOUVELLES

Les Faits du jour

Il peut paraître surprenant au public de voir avec quelles précautions nous avons parlé ici de la conférence de Londres. Au moment où les dépêches claironnaient avec un imperturbable aplomb, et aussi un sans-gêne peu ordinaire vis-à-vis des personnes et de la vérité, nous avons pris, comme mesure, le scepticisme, la méfiance, la prudence. Là où d'autres affirment, tranchent net, répartissent les responsabilités avec cet innocent entrain qui plaît, à force de naïve confiance en ses propres lumières, nous avons trouvé matière au seul doute. Assurément, c'est confesser beaucoup d'ignorance, à côté des grands politiciens, des subtils diplomates qui, pour tout dire, abordent les problèmes quotidiens avec la merveilleuse assurance des hommes universels.

Hélas ! Le Journal de Genève vient aujourd'hui donner un poids singulier à notre scepticisme, et en même temps une leçon qu'ils n'ont pas volée, aux amateurs de jugements tout faits et servis chauds au bon et crédule public. L'organe genevois n'écrit-il pas, en causant de la conférence Lloyd George-Poincaré : « Les hommes qui traitent de ces choses sont doués d'une belle intelligence, ils ont les moyens d'être bien informés, ils se disent tous animés d'un extrême désir de se mettre d'accord. Mais pourquoi donc n'y parviennent-ils pas ?... En attendant, le métier de journaliste manque de plus en plus de charme ; car il est décourageant de revenir sans cesse sur les mêmes affaires et de fournir à d'autres des explications quand on a peine à comprendre soi-même ».

Voilà un confrère qui n'éprouve ni le besoin de plastronner ni celui de faire l'âne savant pour les brachistes. Elle est signe d'un beau courage.

A part cela, à quoi en sommes-nous ? La presse bourgeoise de Paris rejette, comme il le serait stupide de ne pas s'y attendre, la responsabilité de la rupture des pourparlers sur l'intransigeance de M. Lloyd George concernant les gages.

Encore n'indique-t-elle pas les raisons de cette intransigeance. Elle approuve pleinement l'attitude de M. Poincaré et regrette que la France et l'Angleterre aient pu donner au monde le spectacle de ne pas parvenir à s'accorder sur la méthode, alors qu'elle était manifestement d'accord sur l'objet à poursuivre. Elle estime toutefois que le désaccord actuel n'effacera pas le souvenir de la lutte fraternelle et héroïque contre l'ennemi commun et ne préjugera nullement de l'avenir des relations franco-britanniques.

Et patati et patata ! L'art de raccommoier en paroles superflues les pots cassés.

Le journal réactionnaire de Bruxelles, Le Soir, se demande si l'Entente survivra à la conférence et ajoute que le résultat était prévu d'avance ; la note Balfour sur le problème des dettes allemandes et interalliées équivalait à un brutal torpillage de la réunion.

C'est là tout ce que l'on juge utile de transmettre à l'opinion. Nous n'allons pas nous mettre en frais de commentaires sur ces fragments étiés et partiaux, car on se moque de nous, si l'on pense nous faire goûter ces pauvretés télégraphiques qui ne valent pas même le prix que leur transmission a coûtée, comme l'exact reflet de l'opinion franco-belge. R. G.

Après la rupture Cliquetis de sabres. La Chambre française est convoquée

PARIS, 16. — Havas. — « L'Intransigeant » dit que la Chambre va être convoquée. On parle du 22 août.

PARIS, 16. — Havas. — On assure que le maréchal Foch et le général Desgouttes ont été priés de se rendre à Rambouillet, pour se tenir à la disposition du Conseil des ministres qui aura lieu demain.

L'Allemagne à bout de souffle

BERLIN, 16. — Le gouvernement allemand a adressé à l'Angleterre, à la France, à l'Italie et à la Belgique une note dans laquelle il constate que ses besoins en devises pour l'achat de denrées alimentaires et la baisse du mark ne lui permettent pas d'effectuer le paiement de la somme de 200 millions de livres sterling payable aujourd'hui.

Conformément à sa promesse de remplir ses obligations dans la mesure du possible et pour faciliter autant que possible un arrangement, le gouvernement allemand versera la somme forfaitaire de 500,000 livres sterling.

Le Cabinet du Reich a discuté mardi de la situation politique extérieure créée par la conférence de Londres. Les délibérations seront poursuivies ces prochains jours.

Le salut aux Alliés !

BERLIN, 16. — D'après la « Deutsche Allgemeine Zeitung », la commission interalliée a repoussé une proposition faite par les milieux allemands tendant à supprimer pour les fonctionnaires en uniforme, les officiers de douanes, de police et des pompes, le salut aux drapeaux et aux officiers des Alliés.

REVUE DE LA PRESSE

LA RUPTURE DE LONDRES

Le « Daily Chronicle » (Londres) écrit que le seul résultat de la conférence paraît être que la France déchire le traité de Versailles pour agir seule et prendre des sanctions. « On saura du moins où l'on en est. Mais nous ne voulons pas encore croire qu'elle se jettera dans des aventures si dangereuses. »

Le « Daily Express » (Londres) écrit : « L'écroulement de la conférence n'est pas la conséquence du litige concernant les mines fiscales ou les fo-

rets domaniales, ni du départ de M. Lloyd George pour Chequers, qui aurait tant offensé nos hôtes français. Les causes de la scission sont plus profondes. Nous ne croyons pas que l'Entente cordiale soit enterrée parce que les hommes d'Etat n'ont pas réussi à se mettre d'accord. Dans ce moment grave, il faut bien peser chaque parole et éviter les conclusions précipitées. La France agira-t-elle seule ? Les commentaires sur cette question doivent être raisonnables et réservés jusqu'à ce que M. Poincaré ait conféré avec son cabinet et jusqu'à ce qu'on ait pris une décision. M. Poincaré a déclaré qu'il fera tout pour éviter la rupture. Nous voulons lui faire confiance. »

Le « Corriere della Sera » (Milan) croit savoir que M. Schanzer dit à M. Lloyd George, lors de leur dernière entrevue, que l'Italie ne pourra jamais consentir que la France entreprenne une action isolée en Allemagne.

Le correspondant du « Secolo », à Londres, écrit que le point de vue de M. Schanzer tendant à faire résoudre le problème des réparations et la question des dettes interalliées conjointement, a été reconnu par tous les Alliés et qu'une nouvelle conférence en discutera.

Le « Vorwaerts » (Berlin) écrit que le résultat de la conférence de Londres est aussi clair que le jour : « La France se trouve seule à exiger des sanctions et des garanties. » Le journal socialiste croit qu'une action séparée de la France lui vaudrait le mépris de tous les amis de la paix.

La « Deutsche Tageszeitung » (Berlin) voit, dans l'attitude de l'Angleterre, un changement complet de sa politique continentale. Elle juge que l'Allemagne ne pourra qu'en bénéficier.

Le typhus en Norvège

CHRISTIANIA, 16. — On a constaté à Christiania un cas mortel de typhus exanthématique. On ne sait d'où provient ce cas. De sévères mesures de précautions ont été prises.

Attaque d'un bureau postal

LONDRES, 16. — Havas. — Mardi matin, à 7 heures, trois hommes sont entrés dans un bureau de poste de la Cité et après avoir menacé la jeune femme qui est employée, ils lui enlevèrent de force la clef du coffre-fort et s'emparèrent de 210 livres sterling. La police recherche les coupables.

LA LANGUE FRATERNELLE

L'espéranto est enseigné déjà dans mille écoles

HELSINGFORS, 16. — Au congrès universel d'espéranto, lors de la discussion sur l'introduction de l'espéranto dans les écoles, des délégués officiels, ont présenté une statistique démontrant que déjà plus de mille écoles de presque tous les pays font entrer dans leur programme l'étude de la langue auxiliaire. Le congrès a décidé la création d'une association internationale de « foires ». « L'Internacia Comerca Revuo », paraissant à Zurich, a été désignée comme organe officiel.

CONFÉDÉRATION

COMMENCEMENT D'INCENDIE A BIENNE

Des pompiers se signalent par leur brutalité

BIENNE, 16. — De notre correspondant, par téléphone. — Un commencement d'incendie a éclaté hier soir au faubourg du Jura No 2, vis-à-vis de la Maison du Peuple. Il a pu être maîtrisé. Les dégâts ont atteint surtout la toiture. On ne signale pas de plus graves dégâts, grâce surtout au zèle et à l'empressement de personnes du voisinage, qui ont aidé à sortir les enfants de l'immeuble, à jeter le mobilier et à donner les premiers secours dans la lutte contre le feu. Elles ont contribué dans une notable mesure à éviter l'extension du sinistre. Il est regrettable qu'elles aient reçu en guise de remerciement les brimades et, on ose le dire, même des brutalités de la part de certains agents de la police locale du feu. Ceux-ci arrivèrent avec un hydrant et leur retard était considérable. Ne sachant pas examiner la situation avec sang-froid, pendant complètement la tête, au lieu d'accepter les secours des civils et de reconnaître l'œuvre excellente que ces derniers avaient déjà accomplie avant leur arrivée, les agents ne trouvèrent rien de mieux que de les houspiller et de les maltraiter. Ces procédés répréhensibles ont causé une vive irritation parmi le public. Les agents de la police locale devraient tâcher de mieux comprendre les devoirs de leur charge et mettre un peu plus de bienveillance dans leurs rapports avec le public.

Les causes de l'incendie ne sont pas encore connues. Il faut ajouter que les combles et les chambres-hautes ont énormément souffert. Une grande quantité de linges a été la proie des flammes, ce qui provoque naturellement une grosse perte pour les locataires.

Emigrants, attention !

BERNE, 16. — Resp. — Le « Marché suisse du travail » publie de nouvelles prescriptions du gouvernement français concernant l'immigration de personnes en quête d'occupations. D'après celles-ci, la personne qui cherche une occupation en France doit encore s'annoncer à l'un des bureaux d'immigration ou postes-frontière. Sur présentation du passeport visé et de l'autorisation de travail, le « commissaire spécial » lui délivrera une pièce lui permettant de se rendre à la localité où elle a un emploi.

Dans les huit jours de son arrivée, le travailleur étranger devra signaler sa présence au « commissaire de police » ou, à défaut, au maire de sa résidence. Ces fonctionnaires veilleront alors à ce que l'intéressé entre en possession de la carte d'identité le concernant. Si l'ouvrier change de résidence, il devra faire viser sa carte d'identité par le « commissaire de police » ou, à défaut, par le maire de la commune dans les deux jours de son arrivée.

D'après des communications faites par différents consulats à la légation de Suisse à Berlin,

celle-ci se voit dans la nécessité de prévenir les chômeurs du danger qu'ils courent à se rendre en Allemagne sans y avoir trouvé un préalable une place sûre. Les cas sont très rares, dans lesquels les personnes en quête d'occupation ont réussi à trouver un logement et du travail.

Le chômage

BERNE, 16. — Resp. — D'après le « Marché suisse du travail », on constate une nouvelle diminution du nombre des chômeurs de 9,626 pendant le mois de juillet 1922 comparé à fin juin 1922. Le nombre total des chômeurs à fin juillet s'élève à 80,459, dont 52,180 chômeurs complets et 28,279 chômeurs partiels. Le nombre des chômeurs assistés s'élève à 19,078 et le nombre des chômeurs occupés aux travaux de chômage à 18,785.

Le nombre des chômeurs complets correspond à peu près à celui de fin mai 1921 et est de 47,361 ou de 47,5 % en dessous du point culminant atteint à fin février 1922.

Les dépenses pour l'assistance-chômage, jusqu'à fin avril 1922, s'élevaient à fr. 106.129.310.59. La part de la Confédération s'est élevée à 44 millions 840,034 fr. 67, celle des cantons et des communes à fr. 45.079.145.16 et la part des entreprises à fr. 16.210.130.76.

D'après le rapport de l'Office fédéral du Travail, le nombre des personnes réellement sans occupation sur le territoire suisse était à fin juillet 1922 de 33,395 (fin juin 1922, 37,100), dont 19,078 (23,242) étaient secourus. Le nombre des chômeurs partiels atteignait, à fin juillet 1922, 28,279 (fin juin 1922, 30,629).

Les bureaux publics de placement en Suisse ont eu pendant le mois de juillet 1922 10,705 places à pourvoir, et 42,629 demandes d'emploi. 8,049 places ont été repourvues.

Le coût de la vie

BERNE, 16. — Resp. — Le chiffre index de l'Office fédéral du Travail pendant le mois de juillet s'est élevé pour les fonctionnaires et employés à 160 contre 157 au mois de juin ; pour les ouvriers qualifiés, à 159 contre 155, et pour les ouvriers auxiliaires à 158 contre 154. Ces chiffres démontrent que le coût de la vie a augmenté de 3 à 4 points pendant le mois de juillet.

Le nombre index des frais d'alimentation, pour juillet 1922, est supérieur de 57 à 58 % à celui de juin 1914 et inférieur de 23 à 24 % à celui de juillet 1921.

Un vieillard aveugle se noie dans le Doubs

ST-URSAINE, 16. — ag. — M. Emile Arvers, âgé de 60 ans, d'origine italienne, aveugle, qui se rendait au travail, est tombé dans le Doubs et s'est noyé. — Réd. : Soulignons la tristesse infinie qui surgit de ces quelques lignes banales. Un vieillard — un aveugle — qui doit encore travailler à l'âge de 60 ans. Sa fin aurait-elle eu ce caractère tragique si l'assurance vieillesse lui avait permis de rester chez lui et de soigner son infirmité, au lieu d'être obligé d'aller encore à l'usine à un si grand âge ?

TUE PAR LE TRAIN

BAETTERKINDEN (Soleure), 16. — ag. — Un domestique, Johann Ryser, qui transportait du purin, a été surpris par le train au passage à niveau de Kibourz-Bätterkinden, sur la ligne de Soleure-Berne. Il a été tué. On pense qu'il n'a pas entendu les appels de la locomotive. Le véhicule a été entièrement détruit. Les chevaux ont été légèrement blessés.

Un procès célèbre

LAUSANNE, 16. — La « Feuille d'Avis de Lausanne » annonce qu'une série de plaintes ont été déposées devant les tribunaux français contre le député Bessonnet, membre de 24 Conseils d'administration d'entreprises financières et commerciales, parmi lesquelles la célèbre Société transatlantique de transports, qui sombra après avoir exploité et ruiné l'Union maritime suisse, fondée au capital de 60 millions, dont 30 fournis par la Confédération.

Lettre du Val-de-Ruz

Le comité référendaire contre l'augmentation des heures de travail a commencé son travail. Les militants de chaque localité circulent.

Depuis longtemps déjà, la bataille est menée, de façon inégale cependant. C'est une lutte sourde, à l'avantage du patronat. La menace de la guillotine sèche retient maint ouvrier.

Beaucoup de ceux-ci écoutent volontiers la cloche adverse. Un dicton assez répandu fait croire aux naïfs que l'augmentation des heures de travail augmentera aussi le salaire. Grave erreur, mise au clair par l'exemple suivant. L'horaire de travail sur les chantiers communaux fut, l'année passée, de 50 heures. La moyenne du salaire correspondait à 1 fr. 10 à 1 fr. 20 à l'heure. Les ouvriers des chantiers privés eurent le tort d'accepter une augmentation des heures de travail.

Aujourd'hui, la semaine de 60 heures est introduite et le salaire moyen est de 90 centimes.

Le « Neuchâtelois » cause volontiers du sacrifice que doivent faire les ouvriers pour sauver l'industrie suisse. A qui pensez-vous qu'aura profité le sacrifice fait par les ouvriers des chantiers Biéri, par exemple, sous forme de diminution des salaires. Nous ne pensons pas que l'Etat touchera la différence en retour.

Le campagnard compare volontiers ses heures de travail à celles de l'ouvrier. Il oublie cependant une chose essentielle.

L'ouvrier travaille 8 heures en fabrique, ensuite s'en va à la maison, coupe et rentre son bois, s'occupe de son jardin, va à la recherche des petits fruits, ou réparera et entretient son outillage.

La ménagère, ouvrière de fabrique, après son labeur, a tous les travaux du ménage, de couture, etc.

Faites le calcul ainsi et l'image sera plus réelle. Dans le bon vieux temps, si proné, le paysan s'en allait aux champs, la faux sur l'épaule, à 3 heures du matin ; on trimait dur pendant 4-6 semaines de fenaison. La pomme de terre se plantait et s'arrachait avec le croc. L'ouvrier travaillait 10 heures.

Aujourd'hui, grâce aux progrès mécaniques, l'ouvrier fait 8 heures ; le paysan s'assied sur le siège de la faucheuse à 6 heures et le travail ainsi fait est facile ; il dure quinze jours.

Demandez à un agriculteur de revenir en arrière. Il vous rira au nez. Pourquoi alors l'ouvrier doit-il changer ?

Dites-vous bien aussi que l'ouvrier et l'employé travaillent d'abord 8 heures pour autrui, ensuite pour eux, tandis que le paysan et le commerçant tirent tout le profit de leur production pour eux seuls.

Il faut évidemment que l'ouvrier argumente, discute avec ses adversaires, défende son droit à la vie. C'est facile et plus honorable que de plier l'échine. Allez-y gaiement et la position tant battue en brèche, restera debout. J. U.

LA CHAUX-DE-FONDS

ÇA RECOMMENCE !

Le jeune confrère de « L'Effort », qui signe B., et en qui on reconnaît un jeune blanc-bec à trois poils, se croit-il intéressant en nous destinant les lignes suivantes :

« Cette fureur nous réjouit, car elle nous prouve que nous avons touché juste et que rien n'effraie tant ces meneurs que d'être appelés à répondre des actes dont ils sont responsables. »

Et ce confrère hargneux qui parle des « salétés » de « L'Effort » devrait se souvenir qu'un chat à qui on met le nez dans ses « petites affaires » se débat comme lui, pour échapper à la correction. »

Eh bien, rions de compagnie, car les proses de M. Baume, jeune prétentieux qui prend bien la succession du professeur Scie-Marteau, ne parviendront jamais qu'à nous dilater la rate.

Signalons, entre parenthèses, que c'est le même Monsieur B. qui parlait du digne et vénérable savant Forel, connu et respecté dans le monde entier, en disant : « un certain savant Forel ».

Ceci nous donne la mesure de muflerie dont M. B. est capable et cela nous dispense d'en dire davantage.

Le concours de la poupée

Le concours de la poupée a eu, jusqu'ici, un grand succès. Les deux personnes qui s'en occupent, circulent tous les soirs dans les rues et visitent les établissements publics, où elles vendent force cartes à deux sous. Les personnes qui veulent concourir pour gagner la poupée et la prime de vingt francs doivent inscrire leur nom, leur adresse et le prénom qu'elles supposent être celui de la poupée, et remettre la carte, qui leur a été vendue, dans la boîte aux lettres que porte l'un des deux mystérieux personnages.

Cependant, pour les personnes qui voudraient s'accorder le temps de la réflexion et deviner à coup sûr le prénom inconnu, une boîte aux lettres sera déposée dès aujourd'hui, à 2 heures après midi, au poste de police de l'Hôtel-de-Ville, où les cartes pourront être remises.

Le temps

Le ciel se rassérène, semble-t-il ! D'après les prévisions de l'Observatoire de Lyon, nous n'aurions plus que quatre jours de soleil en août ! N'allons pas trop couper dans ces pronostics. Nous renouvellerions peut-être la fâcheuse aventure d'un confrère qui nous avait promis il y a quelque temps une série de beau temps ininterrompue. Or, on sait ce qu'il en advint !

Chronique sportive

FOOTBALL

BERNE, 15. — Young-Boys de Berne bat Rapid de Vienne par 4 buts à 3.

BOXE

NEW-YORK, 16. — Havas. — Dave Rosenberg vient de s'attribuer le titre de champion de boxe du monde, dans la catégorie des poids moyens, au cours d'un combat en 15 rounds, battant Phil Krug aux points.

Les changes du jour

(Les chiffres entre parenthèses indiquent les changes de la veille.)

	Demande	Offre
PARIS	41.55 (42.70)	42.— (43.15)
ALLEMAGNE	—45 (—59)	—60 (—71)
LONDRES	23.39 (23.40)	23.49 (23.50)
ITALIE	23.55 (23.85)	24.— (24.30)
BELGIQUE	39.40 (40.30)	40.10 (41.—)
VIENNE	—002 (—005)	—002 (—002)
PRAGUE	14.50 (12.90)	15.50 (13.75)
HOLLANDE	203.25 (203.50)	204.75 (205.—)
MADRID	81.— (81.—)	82.— (82.—)
NEW-YORK :		
Câble	5.21 (5.21)	5.29 (5.30)
Chèque	5.20 (5.19)	5.29 (5.30)

Avis à nos abonnés du dehors

Les abonnés qui n'ont effectué aucun versement sur leur compte d'abonnement, sont informés que nous avons consigné les remboursements du troisième trimestre 1922.

Nous les prions de leur réserver bon accueil afin de nous éviter des ennuis et des frais.

Les remboursements qui ne peuvent être pris à présentation peuvent être retirés sans frais dans la huitaine à chaque office postal.

IL Y A UN SIÈCLE

On effaçait l'ardoise

L'échec de Londres attire l'attention sur les réparations

Le problème des réparations demeurera et, dans le fond, c'est la solution qui importe. Or, celle-ci viendra d'autant plus vite qu'on aura plus tôt réussi à liquider la question des dettes interalliées, écrit Wauters dans le « Peuple » :

Ramener la dette allemande de 132 à 50 milliards, en renonçant à faire payer à l'Allemagne la charge des pensions, réduirait la part prévue pour la France de 65 milliards à 32 1/2 et celle de la Belgique de 10 à 5 milliards. Mais si, en même temps, la France garde la charge de ce qu'elle doit à l'Angleterre et aux Etats-Unis, comment voulez-vous qu'elle s'en tire ? Quant à nous, on sait qu'on nous a fait déjà remise de ce que nous devions à nos alliés.

On a fait ce geste vis-à-vis de nous pour des raisons de justice et de morale : victime innocente de la guerre, la Belgique ne pouvait, outre les souffrances de ses populations, les dévastations de ses cités, ses morts et ses invalides, être, de plus, chargée de dettes du fait de son attitude loyale et des achats qu'elle dut faire pour alimenter la guerre. Mais y a-t-il une si grande différence, à ce point de vue, entre les divers pays ?

La France doit 3 milliards de dollars aux Etats-Unis ; elle doit près de 600 millions de livres sterling à l'Angleterre. A quoi ont servi ces sommes énormes ? A faire la guerre commune, à payer des achats. Contractés où ? Aux Etats-Unis et en Angleterre même et pour des sommes bien plus considérables, car la France a dû y ajouter beaucoup de son or propre.

Est-il juste de dire que ces dépenses étaient des dépenses plus exclusivement françaises que celles faites par la Belgique ? Quand les Anglais décidèrent d'entrer dans la guerre, fut-ce uniquement pour faire respecter la neutralité belge ou pour sauver la France ? Ils y avaient bien, n'est-il pas vrai, leurs raisons particulières et en tout premier lieu, la crainte de voir l'Empire allemand exercer l'hégémonie dans le monde !

Quand les Etats-Unis, à leur tour, se décidèrent à faire le geste décisif, ce ne fut pas non plus exclusivement pour sauver la civilisation car, dans ce cas, on pourrait se demander comment il leur fallut tant de temps avant de prendre position. Ils eurent, eux aussi, leurs raisons particulières et George Harvey, ambassadeur des Etats-Unis à Londres l'a reconnu : « Nombreux sont ceux

qui demeurent convaincus, déclara-t-il le 11 mai 1921, que nous sommes entrés dans la guerre pour sauver l'humanité de toutes sortes de dangers menaçants et que nous avons envoyé nos jeunes soldats au delà de l'Océan pour sauver la Grande-Bretagne, la France et l'Italie. Ce n'est pas vrai, nous les avons envoyés uniquement pour sauver les Etats-Unis d'Amérique. »

Dès lors, comment, moralement, pourrait-on prétendre que les pays qui ont donné leur jeunesse pour la cause commune, pour les intérêts de l'Angleterre aussi bien que des Etats-Unis, devraient encore traîner avec eux le boulet des dettes contractées chez ces mêmes peuples qui en garderaient le profit, car ces fournitures de guerre laisseraient de jolis bénéfices !

Durant la guerre de l'indépendance des Etats-Unis insurgés contre l'Angleterre, la France alla au secours des révoltés et on a gardé en Amérique le souvenir de Lafayette et de ses compagnons. La France agissait alors autant dans son intérêt que dans celui de la république naissante. Elle fournit 40,000 soldats, 200 canons, 30,000 équipements ; elle mobilisa sa flotte et dépensa en tout, selon l'historien Lavisse, plus de 1 1/2 milliard de francs, ce qui est énorme pour l'époque.

Le tout fut considéré comme un subside, comme un don, et jamais la France ne réclama un centime. Ce qui se fit pour une cause commune, il y a 150 ans, ne peut-il, réciproquement, et « a fortiori », se renouveler maintenant ?

Quant à l'Angleterre, il est dans ses traditions d'en agir ainsi ! Elle pratiquera toujours le système des subsides (subsidies). Ne fut-elle pas l'âme de toutes les coalitions entre Napoléon ? N'intervint-elle pas toujours, par ses soldats souvent, plus souvent par son or, pour aider l'Autriche qui était alors le centre principal de la résistance en Europe ? De 1793 à 1815, l'Angleterre resta fidèle à cette politique qui lui coûta 830 millions de livres.

Or, neuf ans après Waterloo, la Grande-Bretagne annula la plus grosse partie des dettes de ses anciens alliés. Espérons qu'il ne lui faudra plus aussi longtemps pour refaire son geste de paix et de solidarité.

Les trois Internationales réunies à Amsterdam avaient donc raison de faire appel aux Etats-Unis pour leur demander d'aider à assurer la paix comme ils avaient aidé à terminer la guerre, mais espérons aussi que les Alliés, par une politique de paix réelle, de modération et de désarmement, faciliteront aux grandes démocraties anglo-saxonnes du vieux et du nouveau Monde, l'accomplissement de leur devoir de solidarité humaine.

Jh. WAUTERS.

DANS LE BAS

Les travaux du verger

Les jours pluvieux reviennent vers la fin de saison. Comment les occuper aux travaux de la campagne :

On enlève les arbres trop vieux et l'on commence à creuser les fosses où l'on plantera les remplaçants. On défonce le sol des plantations nouvelles pour aérer et ameublir la terre. On enlève l'excès d'eau par des drainages, on incorpore, dans les terrains compacts, 15 à 20 kilos de plâtre recouvert au mètre cube, dans le sous-sol, pour éviter la gomme dans les plantations des pêcheurs.

On commence les greffes et les écussonnages, en se hâtant toutefois, pour profiter de ce que les châtaigniers, mûriers, pruniers, poiriers, pêcheurs, vignes sont encore en sève. Dans la première quinzaine du mois on bouture les groseillers.

On maintient l'équilibre des pêcheurs qui poussent encore ; on palisse strictement les branches les plus vigoureuses, on pince les autres.

On enlève les feuilles situées devant les pêches, quelque temps avant la complète maturité des fruits, pour donner à ceux-ci une belle coloration.

On continue l'effeuillage de tous les fruits qui ne sont pas en sacs. Pour ceux qui sont ensachés, on fend le sac du côté le moins éclairé et, quelques jours après, on enlève une partie du papier, toujours par derrière, ou bien par un jour un peu sombre, on déchire un coin du sac ; on déchire le lendemain l'autre coin, puis on attend le quatrième jour pour enlever le reste. Si l'on agissait plus rapidement, surtout par un temps clair, on s'exposerait à nuire aux fruits.

Le raisin que l'on se propose de conserver ne doit être qu'à peine effeuillé et de manière que les grappes ne reçoivent pas le soleil directement.

Pour préserver les espaliers de l'action des brouillards et des pluies, il est recommandable de les abriter dans leurs parties hautes par des auvents.

Si le temps se maintient avec persistance à la sécheresse, il est bon d'arroser encore, de temps en temps, les jeunes arbres. Plus tard, on détachera des branches les poires précoces, huit jours environ avant l'époque de leur maturité, pour leur faire acquérir au fruitier de plus savoureuses qualités. Si elles étaient cueillies quand elles sont tout à fait mûres, elles deviendraient cotonneuses et sans goût. On rentre au fruitier les poires : Louise Bonne d'Avanches, Seigneur Espéren, Mme Treyve, Beurré Hardy, Beurré

Superfin ; les pommes : Transparente de Croncels, Grand Alexandre ; les prunes Reine-Claude ; les pêches tardives : Malte, Mignonne tardive, Belle Bausse, Reine des Vengers, Alexis Lepère, Brugnion Victoria et violet ; les raisins : chasselas rose, doré, duc de Malakoff.

On piège à outrance les loirs et les mulots. On prépare les composts destinés à la culture fruitière, composés de gadoue brassée, d'amas de gazons recoupés et arrosés à l'engrais liquide.

Claude MONTORGE.

Curiosités linguistiques

Bain-Marie. — On se trompe généralement sur l'origine de cette expression. On sait que le bain-marie consiste en un récipient d'eau bouillante, dans lequel on plonge un autre vase qui contient ce que l'on veut faire chauffer ou cuire. Certaines personnes prétendent que cette espèce de bain doit son nom à son inventeur. D'autres, plus autorisées, affirment que bain-marie vient du latin « balneum maris », ce qui signifie bain de mer, parce que le vase est porté sur l'eau comme sur une mer.

Punch. — Ce mot que nous croyions anglais, est d'origine asiatique. Le mot et la boisson qu'il désigne ont été empruntés aux Hindous à la fin du XVIII^e siècle. Ils préparaient cette liqueur avec de l'arach, du thé, du sucre, de l'eau et du citron, c'est-à-dire au moyen de cinq ingrédients. Le mot hindou « Puntche » signifie « cinq ». Punch n'en est que la corruption.

Quaker. — Vient de l'anglais « quake », qui signifie « trembler ».

On a donné ce nom à une secte religieuse établie en Angleterre et en Amérique, parce qu'elle est dans une continuelle frayeur des jugements de Dieu. Georges Fox, cordonnier dans un village du comté de Leicester fut, en 1650, le fondateur de la société qui prit le nom de Quakers. C'était pendant le règne de Charles Ier ; Cromwell les persécuta cruellement, mais cela ne fit qu'en multiplier le nombre et il dut finir par les respecter et même les craindre.

Voilà le hic. — Quelle est l'origine de cette locution ? Voici :

Dans les premiers temps de l'imprimerie, les auteurs, pour attirer l'attention des typographes sur les passages importants, mettaient en marge de leurs manuscrits le mot latin « hic » abréviation de la formule « hic advertendum » (c'est ici qu'il faut faire attention). Cet usage étant devenu général, a amené l'expression « Voilà le hic », pour dire : Voilà la difficulté principale, l'endroit qui mérite attention.

sous les quelques gouttes d'eau que l'abbé lui versait de l'aiguière. Enfin, il reprit le vaisseau des saintes huiles, en ôta le couvercle, vint se placer devant le lit.

C'était la solennelle approche du sacrement, de ce dernier sacrement dont l'efficacité efface tous les péchés mortels ou véniels, non pardonnés, qui demeurent dans l'âme après les autres sacrements reçus : anciens restes de péchés oubliés, péchés commis sans le savoir, péchés de langage n'ayant pas permis de se rétablir fermement en la grâce de Dieu. Mais où les prendre, ces péchés ? Ils venaient donc du dehors, dans ce rayon de soleil, aux poussières dansantes, qui semblaient apporter des germes de vie jusque sur ce grand lit royal, blanc et froid de la mort d'une vierge ?

Monseigneur s'était recueilli, les regards de nouveau sur Angélique, s'assurant que le petit souflet n'avait pas cessé. Il se défendait encore de toute émotion humaine, à la voir si amincie, d'une beauté d'ange, immatérielle déjà. Son pouce ne trembla pas, lorsqu'il le trempa doucement dans les saintes huiles et qu'il commença les onctions sur les cinq parties du corps où résident les sens, les cinq fenêtres par lesquelles le mal entre dans l'âme.

D'abord, sur les yeux, sur les paupières fermées, la droite, la gauche ; et le pouce, légèrement traçait le signe de la croix.

— *Per istam sanctam unctionem, et suam piissimam misericordiam, indulgeat tibi Dominus quidquid per visum deliquisti.*

Et les péchés de la vue étaient réparés, les regards lascifs, les curiosités déshonnêtes, les vanités des spectacles, les mauvaises lectures, les larmes répandues pour des chagrins coupables. Et elle ne connaissait d'autre livre que la Légende, d'autre horizon que l'abside de la cathédrale, qui lui bouchait le reste du monde. Et elle n'avait pleuré que dans la lutte de l'obéissance contre la passion.

L'abbé Cornille prit un des flocons d'ouate, en essuya les deux paupières, puis l'enferma dans un des cornets de papier blanc.

Ensuite, Monseigneur oignit les oreilles, aux lobes, d'une transparence de nacre, le droit, le gauche, à peine mouillés du signe de la croix.

— *Per istam sanctam unctionem, et suam piissimam misericordiam, indulgeat tibi Dominus quidquid per auditum deliquisti.*

Et toute l'abomination de l'ouïe se trouvait rachetée, toutes les paroles, toutes les musiques qui corrompent, les médisances, les calomnies, les blasphèmes, les propos licencieux écoutés avec complaisance, les mensonges d'amour aidant à la défaite du devoir, les chants profanes exaltant la chair, les violons des orchestres pleurant de

volupté sous les lustres. Et, dans son isolement de fille cloîtrée, elle n'avait même jamais entendu le bavardage libre des voisines, le juron d'un charretier qui fouette ses chevaux. Et elle n'avait dans les oreilles d'autres musiques que les cantiques saints, le grondement des orgues, le balbutiement des prières, dont la petite maison fraîche vibrait toute, au flanc de la vieille église.

L'abbé, après avoir essuyé les oreilles avec un flocon d'ouate, le mit dans un des cornets de papier blanc.

Ensuite, Monseigneur passa aux narines, la droite, la gauche, pareilles à deux pétales de rose blanche, que son pouce purifiait du signe de la croix.

— *Per istam sanctam unctionem, et suam piissimam misericordiam, indulgeat tibi Dominus quidquid per odoratum deliquisti.*

Et l'odorat retournait à l'innocence première, lavé de toute souillure, non seulement de la honte charnelle des parfums, de la séduction des fleurs aux haleines trop douces, des senteurs éparses de l'air qui endormait l'âme, mais encore des fautes de l'odorat intérieur, les mauvais exemples donnés à autrui, la peste contagieuse du scandale.

Et, droite, pure, elle avait fini par être un lis parmi les lis, un grand lis dont le parfum fortifiait les faibles, égayaient les forts. Et justement, elle était si candide et délicate, qu'elle n'avait jamais pu tolérer les œilletons ardents, les lilas musqués, les jacinthes fiévreuses, seulement à l'aise parmi les floraisons calmes, les violettes et les primevères des bois.

L'abbé essuya les narines, glissa le flocon d'ouate dans un autre des cornets de papier blanc.

Ensuite, Monseigneur, descendant à la bouche close, qu'entr'ouvrait à peine le léger souflet, barra la lèvre inférieure du signe de la croix.

— *Per istam sanctam unctionem, et suam piissimam misericordiam, indulgeat tibi Dominus quidquid per gustum deliquisti.*

Et toute sa bouche n'était plus qu'un calice d'innocence, car c'était, cette fois, le pardon des basses satisfactions du goût, la gourmandise, la sensualité du vin et du miel, le pardon surtout des crimes de la langue, l'universelle coupable, la provocatrice, l'empoisonneuse, celle qui fait les querelles, les guerres, les erreurs, les paroles fausses dont le ciel lui-même est obscurci. Et la gourmandise n'avait jamais été son vice, elle en était venue, comme Elisabeth, à se nourrir sans distinguer les aliments. Et, si elle vivait dans l'erreur, c'était son rêve qu'il y avait mise, l'espoir de l'au-delà, la consolation de l'invisible, tout ce monde enchanté que créait son ignorance et qui faisait d'elle une sainte.

(A suivre).

GRAND FEUILLETON

DE

„LA SENTINELLE“

Journal quotidien d'information et d'annonces

LE RÊVE

par

Emile ZOLA

(Suite)

XIII

Angélique allait mourir. Il était dix heures, une claire matinée de la fin de l'hiver, un temps vil, avec un ciel blanc, tout égayé de soleil. Dans le grand lit royal, drapé d'une ancienne perse rose, elle ne bougeait plus, sans connaissance, depuis la veille. Allongée sur le dos, ses mains d'ivoire abandonnées sur le drap, elle n'avait plus ouvert les yeux ; et son fin profil s'était aminci, sous le nimbe d'or de ses cheveux ; et on l'aurait cru morte déjà, sans le tout petit souflet de ses lèvres.

La veille, Angélique s'était confessée et avait communiqué, se sentant très mal. Le bon abbé Cornille, vers trois heures, lui avait apporté le saint viatique. Puis, dans la soirée, comme la mort la glaçait peu à peu, un grand désir lui était venu de l'extrême-onction, la médecine céleste, instituée pour la guérison de l'âme et du corps. Avant de perdre connaissance, sa dernière parole, un murmure à peine, recueilli par Hubertine, avait bégayé ce désir des saintes huiles, oh ! tout de suite, pour qu'il fût temps encore. Mais la nuit s'avavançait, on avait attendu le jour, et l'abbé, averti, allait enfin arriver.

Tout se trouvait prêt, les Hubert achevaient d'arranger la chambre. Sous le gai soleil, qui, à cette heure matinale, frappait les vitres, elle était d'une blancheur d'aurore, avec la nudité de ses grands murs blancs. Ils avaient couvert la table d'une nappe blanche. A droite et à gauche d'un crucifix, deux cierges y brûlaient, dans les flambeaux d'argent, montés du salon. Et il y avait

encore là de l'eau bénite et un aspersoir, une aiguière d'eau avec son bassin et une serviette, deux assiettes de porcelaine blanche, l'une pleine de flocons d'ouate, l'autre de cornets de papier blanc.

On avait couru les serres de la ville basse, sans trouver d'autres fleurs que des roses, de grosses roses blanches, dont les énormes touffes garnissaient la table, comme d'un frisson de blanches dentelles. Et, dans cette blancheur accrue, Angélique mourante respirait toujours de son petit souflet, les paupières closes.

A sa visite du matin, le docteur venait de dire qu'elle ne vivrait pas la journée. D'un moment à l'autre, peut-être passerait-elle, sans même reprendre connaissance. Et les Hubert attendaient. Il fallait que la chose fût, malgré leurs larmes. S'ils avaient voulu cette mort, préférant l'enfant morte à l'enfant révoltée, c'était que Dieu la voulait avec eux. Maintenant cela échappait à leur puissance, ils ne pouvaient que se soumettre. Ils ne regrettaient rien, mais leur être succombait de douleur. Depuis qu'elle était là, agonisante, ils l'avaient soignée, en refusant tout secours étranger. Ils se trouvaient seuls encore, à cette heure dernière, et ils attendaient.

Hubert, machinal, alla ouvrir la porte du poêle de faïence dont le roulement ressemblait à une plainte. Le silence se fit, une douce chaleur pâlissait les roses. Depuis un instant, Hubertine écoutait les bruits de la cathédrale, derrière le mur. Un branle de cloche donnait un frisson aux vieilles pierres ; sans doute l'abbé Cornille quittait l'église, avec les saintes huiles ; et elle descendit pour le recevoir, au seuil de la maison. Deux minutes s'écoulèrent, un grand murmure emplissait l'étroit escalier de la tourelle. Puis, dans la chambre tiède, Hubert, frappé d'étonnement, se mit à trembler, tandis qu'une crainte religieuse, un espoir aussi, le faisaient tomber à genoux.

Au lieu du vieux prêtre attendu, c'était Monseigneur qui entra, Monseigneur en rochet de dentelle, ayant l'étole violette et portant le vaisseau d'argent, où se trouvait l'huile des infirmes, bénite par lui-même le jeudi saint. Ses yeux d'aigle restaient fixes, sa belle face pâle, sous

Temple National de La Chaux-de-Fonds

Mercredi 16 août, à 20 1/4 heures
Une heure de claire musique
CONCERT D'ORGUE
 donné par **Charles Schneider**
 en faveur des chômeurs dans la détresse
 AU PROGRAMME :
 Oeuvres de J.-S. Bach et de quelques-uns de ses contemporains français et allemands :
 Couperin, Clérambault, Pachelbel et Kellner
Prix des places : Fr. 2.-, 1.- et 0.50
 La location est ouverte au magasin Beck. 6646

NOUS METTONS EN VENTE 6492
 UN LOT DE : : : : : :

SANDALES

Série Nos 30 à 35 . . . Fr. 7.80
 Série Nos 36 à 42 . . . Fr. 9.80

Chaussures KURTH & Co
 LA CHAUX-DE-FONDS — BALANCE 2

CHEVEUX MAGNIFIQUES!

par l'usage du sang de bouleau, fabriqué avec sève de bouleau des Alpes naturel, avec arnica. Plus de 2000 attestations et commandes après 1^{er} essai pendant les 6 derniers mois. Spécifique sûr et rapide contre chute des cheveux, pellicules, cheveux gris, chevelure clairsemée. Grand flacon, fr. 3.50. — Crème de sang de bouleau pour cuir chevelu sec, fr. 3.- et 5.- par pot. — Shampooing de bouleau, 30 ct. — Brillantine de bouleau, fr. 2.80. — Savon de toilette aux herbes des Alpes, qualité extra-fine, fr. 1.-. Vente: Centrale d'herbes des Alpes, "Au Saint-Gothard", Faldö. 3761

Je n'emploie que la
crème supérieure NIL
 pour mes chaussures
 En vente partout 5819

Achetez l'Horraire de poche de LA SENTINELLE

Festival CHARLOT

CINÉMA PATHÉ

Festival CHARLOT

Une Idylle aux Champs ♦ Une Vie de Chien ♦ Une Journée de Plaisir

DEUX PERSONNES PAIENT UNE PLACE

Retards

Le plus efficace est le **Remède Régulateur - Vitis**. — Envoi contre remboursement, fr. 4.85. Etablissement « VITIS », Case 6501, Neuchâtel. Discretion absolue. Dépôt à la Pharmacie Bauler, à Neuchâtel. 7974 Exiger la marque **Vitis**

Soins des Pieds

Traitement sans douleurs de toutes les affections du pied, ongles incarnés, oignons, etc. Traitement spécial inoffensif contre la transpiration. 5908
Marcel BOURQUIN
 Pédiatre diplômé
 55, Rue Léopold-Robert, 55
 Se rend à domicile. Téléph. 19.54

Jaquettes de laine

toutes teintes, col châle fantaisie, depuis
Fr. 18.50
Casaques et Marinières
 laine mode, col montant et longues manches 6461

CASQUETTES

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ
 Le plus grand choix de l'article le meilleur marché au plus soigné chez 6519

ADLER

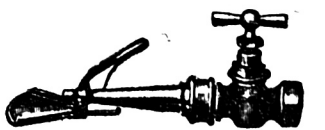
Léopold-Robert 51
 La Chaux-de-Fonds

On demande, pour quartier Ouest de la ville, un bon

Porteur de journaux

Pressant. S'adresser au bureau de "La Sentinelle".

H.BAILLOD NEUCHÂTEL



Lance pour arrosage avec ou sans robinet

Vins Neukomm & Co
 Tél. 68 2793

+ DAMES +
 trouveront les meilleures spécialités hygiéniques et conseils discrets au Dara-Export, Rhône 6303, Genève. 5547

RHUMATISMES - VARICES HÉMORROIDES

et toutes les affections de la peau, démangeaisons, éruptions, etc., sont guéris par le **BAUME DU CHALET**
 Pot ou boîte de 2 tubes fr. 2.50. Dans toutes les pharmacies ou au dépôt des **Produits du chalet**, à Genève. 4924

Maurice Weill
 Rue du Commerce 55
 LA CHAUX-DE-FONDS

Eugène Cohn
 Technicien-Dentiste 6648

absent



DEMANDEZ AU BUREAU DE "LA SENTINELLE"

LA CHAUX-DE-FONDS
 103, Rue du Parc, 103

Téléphone 87 - Chèques postaux IV b 313

Le Plat de Lentilles

de W. Rauschenbusch. Trad. de l'anglais par S. Godet
 Prix c. remb. ch. post.
2.40 2.65 2.55

Socialisme Solidariste

de Charles Naine, conseiller national
 Prix c. remb. ch. post.
2.- 2.25 2.15

LA COMPENSATION des horloges et des montres

par le Dr Ch.-Ed. Guillaume
 Prix c. remb. ch. post.
2.25 2.50 2.40

La situation tragique du riche

de Walther Rauschenbusch
 Prix c. remb. ch. post.
2.85 3.10 3.-

Union de Banques Suisses

Anciennement H. RIECKEL & Co
 Rue Léopold-Robert 18
 LA CHAUX-DE-FONDS

Capital et Réserves : Fr. 86,000,000.-

Toutes opérations de banque aux meilleures conditions

Achat et vente de TITRES aux Bourses suisses et étrangères

Changes

CARNETS de DÉPOT

intérêts au jour, à

4 %

3763

les épaisses boucles de ses cheveux blancs, gardait une majesté. Et, derrière lui, comme un simple clerc, marchait l'abbé Cornille, un crucifix à la main et le rituel sous l'autre bras.

Debout un moment à la porte, l'évêque dit d'une voix grave :

— Pax huic domui.

— Et omnibus habitantibus in ea, répondit plus bas le prêtre.

Quand ils furent entrés, Hubertine, qui remontait à leur suite, tremblante elle aussi de saisissement, vint s'agenouiller près de son mari. L'un et l'autre, prosternés, les mains jointes, prièrent de toute leur âme.

Au lendemain de sa visite à Angélique, l'explication terrible avait eu lieu entre Félicien et son père. Dès le matin, ce jour-là, il força les portes, se fit recevoir dans l'oratoire même, où l'évêque était encore en oraison, après une de ces nuits de lutte affreuse contre le passé renaissant.

Chez ce fils respectueux, courbé jusqu'alors par la crainte, la révolte débordait, longtemps étouffée ; et le choc fut rude, qui heurtait ces deux hommes, du même sang, prompt à la violence. Le vieillard, ayant quitté son prie-Dieu, écoutait, les joues tout de suite empourprées, muet, dans une obstination hautaine. Le jeune homme, la flamme également au visage, vidait son cœur, parlait d'une voix qui s'élevait peu à peu, grondante. Il disait Angélique malade, à l'agonie, il racontait dans quelle crise de tendresse épouvantée il avait fait le projet de fuir avec elle, et comment elle s'était refusée à le suivre, d'un renoncement et d'une chasteté de sainte. Ne serait-ce pas un meurtre, que de la laisser mourir, cette enfant obéissante, qui entendait ne le tenir que de la main de son père ?

Lorsqu'elle pouvait l'avoir enfin, lui, son titre, sa fortune, elle avait crié non, elle s'était débattue, victorieuse d'elle-même. Et il l'aimait, à en mourir, lui aussi, il se méprisait, de n'être point à son côté pour s'éteindre ensemble du même souffle !

Aurait-on la cruauté de vouloir leur fin misérable à tous deux ? Ah ! l'orgueil du nom, la gloire de l'argent, l'entêtement dans la volonté, est-ce que cela pesait, lorsqu'il n'y avait plus que deux heures à faire ? Et il joignait, il tordait ses mains tremblantes, hors de lui, il exigeait un consentement, suppliant encore, menaçant déjà. Mais l'évêque ne se décida à ouvrir les lèvres que pour répondre par le mot de sa toute-puissance : Jamais !

Alors, Félicien, dans sa rébellion, avait délégué, perdant tout ménagement. Il parla de sa mère. C'était elle qui ressuscitait en lui, pour réclamer les droits de la passion. Son père ne l'avait donc

pas aimée, il s'était donc réjoui de sa mort, qu'il se montrait si dur à ceux qui s'aimaient et qui voulaient vivre ?

Mais il avait beau s'être glacé dans les renoncements du culte, elle reviendrait le hanter et le torturer, puisqu'il torturerait l'enfant qu'elle avait eu de leur mariage. Elle était toujours, elle voulait être dans les enfants de son enfant, à jamais ; et il la tuait de nouveau, en refusant à cet enfant la fiancée choisie, celle qui devait continuer la race. On n'épousait pas l'Eglise quand on avait épousé la femme. Et, en face de son père immobile, grandi dans un effrayant silence, il lança les mots de parjure et d'assassin. Puis, épouvanté, chancelant, il s'enfuit.

Lorsqu'il fut seul, Monseigneur, comme frappé d'un couteau en pleine poitrine, tourna sur lui-même et s'abattit, les deux genoux sur le prie-Dieu. Un râle affreux sortait de sa gorge. Ah ! les misères du cœur, les invincibles faiblesses de la chair ! Cette femme, cette morte toujours ressuscitée, il l'adorait ainsi qu'au premier soir, quand il avait baisé ses pieds blancs ; et ce fils, il l'adorait comme une dépendance d'elle-même, un peu de sa vie qu'elle lui avait laissé ; et cette jeune fille, cette petite ouvrière qu'il repoussait, il l'adorait aussi, de l'adoration que son fils avait pour elle. Maintenant, tous les trois désespéraient ses nuits. Sans qu'il se l'avouât, elle l'avait touché dans la cathédrale, la petite brodeuse, si simple, avec ses cheveux d'or, sa nuque fraîche, sentant bon la jeunesse. Il la revoyait, elle passait délicate, pure d'une soumission irrésistible. Un remords ne serait pas entré en lui, d'une marche plus certaine, ni plus conquérante. Il pouvait la rejeter à voix haute, il savait bien désormais qu'elle lui tenait le cœur de ses humbles mains, abîmées par l'aiguille. Pendant que Félicien le suppliait violemment, il les avait aperçues, derrière sa tête blonde, les deux femmes adorées, celle qui lui pleurait, celle qui se mourait pour son enfant. Et, ravagé, sanglotant, ne sachant où retrouver le calme, il demandait au ciel de lui donner le courage de s'arracher le cœur, puisque ce cœur n'était plus à Dieu.

Monseigneur pria jusqu'au soir. Quand il repartit, il était d'une blancheur de cire, déchiré, résolu pourtant. Lui ne pouvait rien, il répéta le mot terrible : Jamais ! C'était Dieu qui seul avait le droit de le relever de sa parole ; et Dieu, imploré, se taisait. Il fallait souffrir.

Deux jours s'écoulèrent, Félicien rôdait devant la petite maison, fou de douleur, aux aguets des nouvelles. Chaque fois que sortait quelqu'un, il défilait de crainte. Et ce fut ainsi que le matin où Hubertine courut à l'église demander les saintes huiles, il sut qu'Angélique ne passerait pas la journée. L'abbé Cornille n'était pas là, il bat-

tit la ville pour le trouver, mettant en lui une dernière espérance de secours divin. Puis, comme il ramenait le bon prêtre, son espoir s'en alla, il tomba à une crise de doute et de rage. Que faire ? de quelle façon obliger le ciel à intervenir ? Il s'échappa, força de nouveau les portes de l'évêché ; et l'évêque, un moment, eut peur, devant l'incohérence de ses paroles. Ensuite, il comprit : Angélique agonisait, elle attendait l'extrême-onction, Dieu seul pouvait la sauver. Le jeune homme n'était venu que pour crier sa peine, rompre avec ce père abominable, lui jeter son meurtre au visage. Mais Monseigneur l'écoutait sans colère, les yeux éclairés brusquement d'un rayon, comme si une voix enfin avait parlé. Et lui faisant signe de marcher le premier, il le suivit, en disant :

— Si Dieu veut, je veux.

Félicien fut traversé d'un grand frisson. Son père consentait, déchargé de son vouloir, soumis à la bonne volonté du miracle. Eux n'étaient plus, Dieu agirait. Les larmes l'aveuglèrent, pendant que Monseigneur, à la sacristie, prenait les saintes huiles des mains de l'abbé Cornille. Il les accompagna, éperdu, il n'osa entrer dans la chambre, tombé à deux genoux sur le palier, devant la porte grande ouverte.

— Pax huic domui.

— Et omnibus habitantibus in ea.

Monseigneur venait de poser, sur la table blanche, entre les deux cierges, les saintes huiles, en traçant dans l'air le signe de la croix, avec le vase d'argent. Il prit ensuite, des mains de l'abbé, le crucifix, et s'approcha de la malade, pour le lui faire baiser. Mais Angélique était toujours sans connaissance, les paupières closes, les mains raidies, pareille aux minces et rigides figures de pierre couchées sur les tombeaux. Un instant, il la regarda, s'aperçut qu'elle n'était point morte, à son petit souffle, lui mit aux lèvres le crucifix. Il attendait, sa face gardait la majesté du ministre de la pénitence, aucune émotion humaine ne s'y montra, lorsqu'il eut constaté que pas un frémissement n'avait couru sur le fin profil ni dans les cheveux de lumière. Elle vivait pourtant, cela suffisait au rachat des fautes.

Alors, Monseigneur reçut de l'abbé le bénitier et l'aspersoir ; et, tandis que celui-ci lui présentait le rituel ouvert, il jeta de l'eau bénite sur la mourante, en lisant les paroles latines :

— Asperges me, Domine, hyssopo, et mundabor ; lavabis me, et super nivem dealbabor.

Des gouttes jaillissaient, tout le grand lit en était rafraîchi, comme d'une rosée. Il en plut sur les doigts, sur les joues ; mais, une à une, elles y roulaient, ainsi que sur un marbre insensible. Et l'évêque se tourna ensuite vers les assistants, et les aspergea à leur tour. Hubert et Hubertine, agenouillés côte à côte dans leur besoin de foi

ardente, se courbèrent sous l'ondée de cette bénédiction. Et l'évêque bénissait aussi la chambre, les meubles, les murs blancs, toute cette blancheur nue, lorsque, en passant près de la porte, il se trouva devant son fils, abattu sur le seuil, sanglotant dans ses mains brûlantes. D'un geste lent, il leva par trois fois l'aspersoir, il le purifia d'une pluie douce. Cette eau bénite, ainsi répandue partout, c'était pour chasser d'abord les mauvais esprits, volant par milliards, invisibles. A ce moment, un pâle rayon de soleil d'hiver glissait jusqu'au lit ; et tout un vol d'atomes, des poussières agiles, semblaient y vivre, innombrables, descendus d'un angle de la fenêtre comme pour baigner de leur foule tiède les mains froides de la mourante.

Revenu devant la table, Monseigneur dit l'oraison :

— Exaudi nos...

Il ne se pressait point. La mort était là, parmi les rideaux de vieille perse ; mais il la sentait sans hâte, elle patienterait. Et, bien que, dans l'anéantissement de son être, l'enfant ne pût l'entendre, il lui parla, il demanda :

— N'avez-vous rien sur la conscience qui vous fasse de la peine ? Confessez vos tourments, soulagez-vous, ma fille.

Allongée, elle garda le silence. Lorsqu'il lui eut en vain donné le temps de répondre, il commença l'exhortation de la même voix pleine, sans paraître savoir que pas une de ses paroles ne lui arrivait.

— Recueillez-vous, demandez, au fond de vous-même, pardon à Dieu. Le sacrement va vous purifier et vous rendre des forces nouvelles. Vos yeux deviendront clairs, vos oreilles chastes, vos narines fraîches, votre bouche sainte, vos mains innocentes.

Il dit jusqu'au bout ce qu'il fallait dire, les yeux sur elle ; et elle soufflait à peine, pas un des cils de ses paupières closes ne remuait. Puis, il commanda :

— Récitez le symbole.

Après avoir attendu, il le récita lui-même.

— Credo in unum Deum...

— Amen, répondit l'abbé Cornille.

On entendait toujours, sur le palier, Félicien pleurer à gros sanglots, dans l'émerveillement de l'espoir. Hubert et Hubertine priaient, du même geste élané et craintif, comme s'ils avaient senti descendre les toutes-puissances inconnues. Un arrêt s'était produit, un balbutiement de prière. Et, maintenant, les litanies du rituel se déroulaient, l'invocation aux saints et aux saintes, l'envoie des Kyrie eleison, appelant tout le ciel au secours de l'humanité misérable.

Puis, soudain, les voix tombèrent, il se fit un silence profond. Monseigneur se lavait les doigts